

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

BIBLIOTHÈQUE

CINQ CENTS

Publié et imprimé par Dansereau, Bélieu & Cie., 516 Rue Caig.

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL. 24 AOUT 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 20

L'AMOUR PARTAGE

DEUXIÈME SÉRIE DE "TOUTE UNE JEUNESSE"



Une fumée blanche, très épaisse, répandue sur tout l'horizon, montait dans le ciel gris. (Page 463.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centimes

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 24 AOUT 1893.

L'AMOUR PARTAGE

DEUXIÈME SÉRIE DE "TOUTE UNE JEUNESSE"

I

C'est le 1er mai. Les lilas du Luxembourg sont fleuris. Quatre heures viennent de sonner.

Amédée, à qui le soleil et le ciel pur ont rendu plus odieuse que l'ordinaire la captivité du bureau, s'est échappé avant la fin de la séance et flâne maintenant, grisé par les effluves printaniers, dans le jardin Médicis, autour du bassin, sur lequel, pour l'amusement des enfants du quartier, une petite brise du nord-est fait naviguer de conserve toute une escadre en miniature.

Soudain, il s'entend appeler par une voix qui éclate comme une fanfare de fête champêtre.

— Bonjour, Violette.

C'est Jocquelet, le futur comédien. Jocquelet, avec son nez retroussé qui fend l'espace, pareil à l'éperon d'un cuirassé du premier rang, Jocquelet, superbe, triomphant, paré comme un Brésilien, rasé jusqu'à l'âme, Jocquelet, la plus chère espérance de la classe de Régulier, au Conservatoire, Jocquelet, qui a fait un effet énorme dans la scène des *Précieuses*, au dernier examen de trimestre, — c'est lui-même qui le déclare, sans inutile modestie, — Jocquelet, enfin, qui aura certainement le premier prix de comédie au prochain concours et débutera sans retard à la Comédie-Française! Tout cela, il l'annonce d'une seule haleine, comme un boniment vendant de la pâte à rasoïr sur un carrosse d'or, et, en deux minutes, le mot favori des gens de théâtre a trente fois retenti, ponctuait les phrases : "Moi! Moi! Moi! Moi!"

Amédée n'est qu'à moitié content de la rencontre. Jocquelet a toujours été trop bruyant pour lui et le fatigue. Mais, après tout, c'est un ancien camarade, et, par politesse, le poète le félicite de ses premiers succès.

Mais voilà que Jocquelet l'interroge. Que devient Amédée? Que fait-il? Où en sont ses travaux littéraires? Et tout cela est demandé avec une cordialité, une chaleur, à croire que Jocquelet a pour Amédée une amitié de Monomotapa. Il n'en est rien. Jocquelet ne s'intéresse qu'à une personne au monde, et cette personne se nomme Jocquelet. Seulement, on est acteur ou on ne l'est pas. Celui-ci l'est partout et toujours, au

restaurant, sur l'omnibus, en mottant ses bretelles, jusque près de celle qu'il aime. Quand il dit au premier venu : "Comment vous portez-vous?" il met tant d'âme dans cette question qui est pleine d'originalité que l'interrogé se demande s'il ne relève pas, en effet, d'une longue et dangereuse maladie. Or, à l'heure qu'il est, Jocquelet se trouve en présence d'un poète jeune, pauvre, inconnu. Quel rôle doit remplir, en telle circonstance, un personnage considérable tel que Jocquelet, un gaillard de son importance? Témoigner de la bienveillance au jeune homme, rassurer sa timidité, le protéger sans trop de hauteur. Voilà la situation. Jocquelet la joue.

Dupe naïve, Amédée est touché de l'amical intérêt qu'on lui montre et répond avec abandon :

— Eh bien, mon cher ami, j'ai beaucoup travaillé, cet hiver. Je ne suis pas mécontent, je crois que j'ai fait des progrès... Mais si tu savais comme c'est dur, comme c'est difficile!

Et il va confier au comédien ses doutes, ses souffrances de sincère artiste. Mais Jocquelet, vous dis-je, ne pense qu'à Jocquelet, et, interrompant le poète avec brusquerie :

— Tu n'aurais pas, par hasard, un poème à effet... quelque chose de court... cent ou cent cinquante vers... une machine qu'on pût "dire", enfin, qu'on pût déclamer?

Justement, Amédée a recopié, aujourd'hui même, au bureau, un récit de guerre, un héroïque épisode des tranchées de Sébastopol, qu'il a entendu compter naguère, chez Mme Roger, par le colonel Lantz, et qu'il a traduit en vers d'un sentiment bien français, d'un accent bien militaire, en vers qui sentent la poudre et qui partent comme des coups de fusil. Il tire les feuillets de sa poche, et, entraînant le comédien dans la solitaire allée des platanes qui longe l'orangerie du Luxembourg, il lui lit à demi-voix le poème.

Jocquelet, qui ne manque pas d'une sorte d'instinct littéraire et qui surtout flaire là un succès pour lui, est enthousiasmé.

— Tu lis tes vers comme un poète, c'est-à-dire fort mal, — dit-il à Amédée, — mais n'importe, c'est très empoignant, ta bataille, et je vois ce que je pourrai en faire... avec mon organe! Mais, comment? ajouta-t-il en se campant devant son ami et en le regardant en face, comment? tu touches des vers comme ceux-là et personne n'en sait rien. Tu veux donc jouer les Chatterton? Mais c'est vieux jeu, tout à fait fini! Il faut te produire, te pousser. Je m'en charge, moi! Tu as ta soirée libre, n'est-ce pas? Eh bien, viens avec moi, et avant qu'il soit six heures, j'aurai appris ton nom à vingt trompettes qui vont claironner dans tout Paris qu'il y a un poète au faubourg Saint-Jacques. Parions, espèce de sauvage, que tu n'as jamais mis les pieds au café de Séville. Mais, mon cher, c'est notre première usine à gloire! Voici l'omnibus de l'Odéon. En route! Nous serons dans vingt minutes au boulevard Montmartre, et je vais t'y baptiser grand homme avec un verre d'absinthe.

Etourdi, entraîné, Amédée se laisse faire et grimpe sur l'imériale avec son camarade. "Ding, ding, ding, ding... — Pas de correspondance!..." Et fouette, cocher! La voiture descend rondement vers les quais, franchit la Seine, le Carrousel, passe devant le Théâtre-Français, à qui Jocquelet, songeant à son prochain début, montre le poing en s'écriant : "A nous deux maintenant!" Et voilà les deux jeunes gens transportés sur l'asphalte du boulevard, en face du café de Séville.

N'allez pas là voir aujourd'hui, cette ancienne couveuse dans laquelle sont écloses tant de célébrités politiques et littéraires. Vous ne trouverez plus qu'un café du boulevard tout comme un autre, avec des groupes de vilains petits juifs qui discutent sur la cote des prochaines courses, et, çà et là, une pauvre cocotte en ruine, une femme de restaurant de nuit, fardée comme Jézabel et mourant de chagrin devant son bock.

Mais, au déclin du second empire, — et c'était le 1er mai 1866 qu'Amédée Violette entra à la première fois, — le café de Séville passait avec raison pour un des lieux les plus remarquables de Paris. Car, sachez le bien, ce glorieux établissement a fourni à lui seul ou presque, le haut personnel de notre troisième République... Soyez franc, monsieur le préfet

à poigne, qui présidez là-bas, dans votre département l'ouverture des comices agricoles, et qui faites le paon dans votre frac brodé d'argent, devant un imposant alignement de bêtes à cornes ; soyez franc, et convenez que du temps où vous combattiez les candidatures officielles dans une feuille démocratique, vous avez eu au "Séville" votre pipe au râtelier, avec votre nom en émail blanc sur le tuyau culotté. Souvenez-vous, monsieur le député, qui votez contre tous les cas d'exemption de la loi militaire, souvenez-vous qu'ici même, à l'heure de votre quotidienne partie de dominos en soixante liés, vous avez cent fois déblaté contre les armées permanentes, vous habituant au vacarme des assemblées par le tapage de l'estaminet, et vous exerçant aux victoires en vous écrivant : "Six partout ! Et comptons ça." Et vous-même, monsieur le ministre, à qui parfois un garçon de bureau datant des tyrans dit encore : "Votre Excellence", sans que vous vous en offensiez, vous aussi vous avez été un pilier du café de Séville, et même un client si fidèle que la caissière vous appelait familièrement par votre petit nom... Oui ! rappelez-vous, futur président du Conseil, que vous n'en tiriez pas large, quand cette dame sédentaire, qu'on n'avait jamais vue se lever de sa cathèdre et qu'un farceur prétendait être affligé de deux jambes de bois, vous appelait d'un léger signe auprès du comptoir et vous murmurait, non sans une nuance de sévérité : "Monsieur Eugène, il faudrait pourtant songer à cette petite note."

Malgré son titre de poète, Amédée n'avait pas le don de prophétie. En voyant tous ces hommes, de mise assez négligée, assis aux tables extérieures du café de Séville et prenant des apéritifs, le jeune homme ne se douta pas qu'il avait devant lui la majeure partie des législateurs destinés à assurer quelques années plus tard, le bonheur de la France. Sans cela, il eût respectueusement pris note de sa consommation ; et, par la suite, cela lui eût été très utile, comme moyen mnémotechnique, pour l'intelligence de nos combinaisons parlementaires, qui sont un peu compliquées, il faut en convenir. Par exemple, ne lui aurait-il pas été commode et agréable de constater que la récente loi sur les sucres avait été votée par la majorité compacte des absinthés et des vermouts, et de reconnaître que la chute du cabinet d'avant-hier devait être tout simplement attribuée au déloyal et perfide abandon des bitter-menthe et des cassis à l'eau ?

Jocquelet, qui professait les opinions les plus avancées en politique, distribua quelques poignées de main tumultueuses et protectrices parmi les hommes d'Etat de l'avenir, qui, sous prétextes de s'ouvrir l'appétit, étaient en train de collectionner des pituites et des galtralgies pour leur quarantaine ; puis il entra, toujours suivi d'Amédée, dans l'intérieur de l'établissement.

Ici, il y avait bien encore des politiques, mais il y avait aussi des poètes et des littérateurs. Ils vivaient un peu pêle-mêle et en bonne intelligence, mais on ne pouvait pas les confondre. Les politiques étaient tout en barbe, les lettrés tout en cheveux.

Jocquelet se dirigea sans hésiter vers la folle et magnifique chevelure rousse du poète fantaisiste Paul Sillery, poli jeune homme à la physionomie éveillée, qui était nonchalamment étendu sur le velours rouge de la banquettes, devant une table autour de laquelle formaient le cercle trois autres toisons, dignes de nos rois de la première race.

— Mon cher Paul, — dit Jocquelet de sa voix la plus mordante, en tendant à Sillery le manuscrit d'Amédée, — voici des vers que je trouve superbes, et que je vais déclarer des que je pourrai, dans un concert ou dans un bénéfice... Lisez donc ça et dites-nous ce que vous en pensez... je vous présente l'auteur, M. Amédée Violette... Amédée, je te présente M. Paul Sillery.

Toutes les chevelures, — elles encadraient d'ailleurs, de jeunes et aimables visages — se tournèrent curieusement du côté du nouveau venu, que Paul Sillery invita courtoisement à s'asseoir, avec la formule consacrée. "Qu'est-ce que vous prenez ?" Puis il se mit à lire les feuillets que le comédien lui avait donnés.

Amédée, assis au bord de sa chaise, était éperdu de timidité. Parmi les poètes débutants, Paul Sillery jouissait déjà d'une certaine réputation. Il avait fondé une petite feuille littéraire, la *Guêpe*, qui publiait, à la première page, des caricatures d'hommes célèbres, avec une grosse tête sur un petit corps, et Amédée y avait lut quelquefois des poèmes de Paul Sillery, pleins d'impertinence et de grâce. Un auteur imprimé ! Un directeur de journal ! C'était quelqu'un d'énorme pour l'innocent Violette, qui ignorait encore que la *Guêpe* n'avait que quatorze abonnés. Il considérait Sillery comme une alpe, et, le cœur battant à grands coups, il attendait avec angoisse la sentence d'un juge aussi redoutable.

Mais, au bout d'une minute, Sillery dit entre ses dents, sans lever les yeux du manuscrit :

— Attentions !... C'est des bons vers, ça.

Et un flot de délices inonda la poitrine du poète du faubourg Saint Jacques.

Dès qu'il eut achevé sa lecture, le directeur de la *Guêpe* se leva de sa banquettes et tendit les deux mains à Amédée par-dessus les verres et les carafes.

— D'abord, — s'écria-t-il avec un enthousiasme joyeux, laissez-moi vous serrer les mains bien fort. C'est étonnant, c'est admirable, votre coin de bataille. Clair, précis comme du Mérimée, avec de la couleur, des images, avec tout ce qui fait que Mérimée n'est pas un poète, enfin. Et c'est absolument nouveau. Mon cher monsieur Violette, je vous félicite de tout mon cœur. Je ne puis vous demander pour la *Guêpe* ce beau poème que Jocquelet est trop heureux d'avoir à interpréter et dont il fera, j'espère bien, la fortune. Mais je sollicite, comme une grande faveur, quelques vers de vous pour le journal. Ils seront, j'en suis sûr, aussi bons que ceux-ci, sinon meilleurs. Par exemple, je dois vous en prévenir, nous ne pourrons pas vous payer votre copie. La *Guêpe* ne prospère point, je dirai même qu'elle ne bat plus que d'une aile. Pour paraître quelques mois encore, j'ai dû recourir récemment à un usurier qui m'a livré entre autres valeurs, au lieu de classique crocodile empaillé, un cheval savant qui lui venait de la saisie d'un cirque en déconfiture. J'avais d'abord songé à monter le noble animal, pour aller au Bois, mais, au rond-point des Champs-Élysées, il s'est mis à valser autour du bassin, et j'ai été forcé de me défaire, avec une perte considérable, de ce quadrupède chorégraphique. Votre collaboration à la *Guêpe* sera donc gratuite, comme celle, hélas ! de tous les autres rédacteurs. Mais vous me tiendrez compte, mon cher Violette, de vous avoir salué, avant tous, du rare et glorieux titre de vrai poète, et vous me réserverez la joie, n'est-il pas vrai ? de vous procurer la bonne griserie que donne l'odeur des premières épreuves d'imprimerie. Est-ce convenu ?

Si c'était convenu ? C'est-à-dire qu'Amédée était touché jusqu'au fond du cœur par tant de bonne grâce, de cordialité fraternelle, et si troublé même qu'en essayant de trouver quelques mots pour exprimer sa reconnaissance, il pataugea pitoyablement.

— Ne me remerciez pas, — reprit Paul Sillery avec son joli sourire un peu sceptique, — et ne me croyez pas meilleur que je suis. Si tous vos vers sont de la force de ceux que je viens de lire, vous publierez bientôt un volume qui fera pétard, et, qui sait ? m'inspirera, à moi tout le premier, un vilain accès de jalousie. Les poètes ne valent pas beaucoup mieux que les autres hommes. Ils sont, comme l'immense majorité des fils d'Adam, vaniteux et envieux. Seulement, ils conservent la faculté de l'enthousiasme, le don d'admirer, et c'est leur supériorité et leur honneur. Aujourd'hui, je suis tout au plaisir d'avoir trouvé un merle blanc, un poète original et sincère, et, avec votre permission, nous fêterons cette bonne rencontre. Le prix du cheval valseur ayant à peine suffi à solder l'arriéré chez l'imprimeur de la *Guêpe*, je ne suis pas en fonds, ce soir, mais j'ai l'œil chez le père Lebuffle, et je vous invite tous à dîner dans sa gargotte. Après quoi, nous irons chez moi, où j'attends quelques autres amis, et là, vous nous lirez vos vers, Violette, nous lirons tous des vers, et nous ferons une belle orgie de rimes riches.

Cette proposition fut accueillie avec ferveur par les trois jeunes gens chevelus comme des Clodions et des Chilpéric. Quant à Violette, il eût suivi, en ce moment, Paul Sillery jusque dans les enfers.

Les consommations payées, Sillery, donnant le bras à Amédée et toujours suivi des trois Mérovingiens, sortit du café, et,endant la foule qui encombra le trottoir du faubourg Montmartre, il conduisit ses invités à la table d'hôte du père Lebuffle, qui était située au troisième étage d'une maison borgne de la rue Lamartine, mais que sa nauséabonde odeur de grailon annonçait dès la pomme de l'escalier.

Ils trouvèrent là, déjà attablés devant une nappesombrable par la quantité des taches de vin, deux ou trois chevelures farouches et quatre ou cinq barbes hirsutes à qui le père Lebuffle, aidé d'une servante ivre de fatigue, servait le potage. Le nom sous lequel Sillery avait désigné le patron de la table d'hôte devait être un sobriquet, car cet obèse personnage en manches de veste se recommandait en effet à l'attention par sa force bovine et ses yeux mornes de ruminant. A la stupefaction d'Amédée, le père Lebuffle tutoyait la plupart de ses clients; et, dès que les nouveaux venus se furent mis à table, Amédée demanda à demi-voix à Sillery la cause de cette familiarité.

—Elle vient des malheurs du temps, mon cher Violette,—répondit le directeur de la *Guêpe* en déployant sa serviette. — Il n'y a plus de Mécène ni de Laurent le Magnifique, et le dernier protecteur des lettres et des arts est le père Lebuffle. Ce gargotier, qui n'a peut-être jamais lu un livre ni regardé un tableau, a le goût des peintres et des poètes, et leur permet de cultiver chez lui la plante précieuse de la dette, qui, contrairement aux autres végétaux, croît d'autant plus qu'elle est moins arrosée d'acomptes. Il faut pardonner à ce bonhomme —ajoutait-il en baissant la voix—son péché mignon, un peu de vanité. Il tient à être traité en camarade, en ami, par les artistes... Ceux qui ont, sur son grand livre, une addition avec de nombreux reports, en arrivent à le tutoyer, et je suis, hélas! de ce nombre. Mais, grâce à cela, je vais vous faire boire quelque chose d'un peu moins purgatif que le soi-disant vin qui bleuit dans cette carafe, et dont je vous conseille de vous méfier... Dis donc, Lebuffle, mon invité ici présent, M. Amédée Violette, sera, tôt ou tard, un poète célèbre. Traite-le en conséquence, mon vieux, et va nous chercher une bouteille de Moulin-à-Vent.

Cependant, la conversation ne tarda à devenir générale entre les Barbes et les Chevelures. Est-il besoin de dire qu'elles étaient toutes animées, celles-ci en politique, celles-là en littérature, des sentiments les plus révolutionnaires? Dès les sardines, qui, manifestement, étaient marinées dans de l'huile à quinquet, une terrible Barbe, la plus noire de toutes, une barbe qui montait jusque dans les yeux de son propriétaire et lui ressortait, en touffes de poils, par le nez et les oreilles, donna quelques regrets élégiaques à la douce mémoire de Jean-Paul Marat, et déclara qu'à la "prochaine" il faudrait enfin réaliser le programme du délicieux ami du peuple et faire tomber cent mille têtes.

—Nom d'un chien, Flambard, tu as la main lourde! —s'écria une Barbe de moindre importance, une de ces barbes qui dégénèrent en favoris, vers la trentième année, et deviennent centre-gauche et conservatrices —Cent mille têtes!

—C'est un minimum,—répondit la Barbe sanguinaire.

Or, ce nom de Flambard venait de révéler à Amédée que, sous cette barbe féroce, se cachait un photographe bien connu pour ses faillites, et le jeune homme ne put s'empêcher de se dire que si les cent mille têtes en question avaient posé devant l'objectif du dit Flambard et fait ainsi la fortune de son établissement, il ne montrerait pas une telle impatience de les voir grimacer dans la lunette de la guillotine.

Les discours tenus par les Chevelures littéraires n'étaient pas, dans leur genre, moins anarchistes. Au moment du rôti, lequel provenait, selon toute apparence, du légendaire animal appelé vache enragée, la plus longue et la plus épaisse de

toutes ces tignasses, qui se répandait sur les épaules d'un jeune romancier.—il avait le tort de ne pas la poigner assez souvent, entre nous soit dit,—fit part aux autres crinidres d'un sujet de roman qui, en vérité, aurait dû les horrisser toutes d'horreur.

Il y eut tout de même, dans l'assistance, une espèce d'hésitation, un léger mouvement de recul.

Cependant, après un horrible dessert de fromage et de pruneaux, les pensionnaires du père Lebuffle se dispersèrent. Sillery comment alors Amédée et les trois Mérovingiens dans le petit entresol à peine meublé qu'il habitait rue Pigalle, et une demi-douzaine d'autres lyriques, qui auraient pu fournir, eux aussi, de magnifiques trophées au couteau à scalper d'un guerrier apache, vinrent bientôt renforcer le cénacle, qui se réunissait là tous les mercredis soirs.

Un pareil aréopage, composé, en somme, de poètes qui avaient tous leur métier et dont quelques-uns avaient un réel talent, remplissait Amédée de respect et de crainte; et ce fut la bouche sèche et la poitrine oppressée par l'angoisse qu'il se leva, quand Sillery lui eut crié :

—A votre tour, le nouveau! Dites-nous votre "Tranchée devant Sébastopol."

Pourtant, en bon cheval de trompette, en poète de race qu'il était, Amédée surmonta son émotion, et il récita d'une voix vibrante ses rimes militaires, comme un vétéran à l'exercice fait sonner les capucines de son fusil.

Le dernier vers du poème fut salué par un bruyant applaudissement, et tous les auditeurs se lavèrent pour entourer Amédée, le féliciter, le voir de près.

—Mais c'est superbe!

—Tout à fait neuf!

—Ça aura un succès énorme!

—Ou, alors, qu'est-ce qu'il faut donc pour secouer le public?

—Dites-nous autre chose!... Dites-nous autre chose!

Et, rassuré, encouragé, maître de lui à présent, il leur récita une scène populaire où il avait largement répandu sa tendresse pour les pauvres gens; il leur déclama encore quelques-uns de ses paysages parisiens, puis une série de sonnets, intitulés "Espérance d'amour" et inspirés par sa chère Maria; et il étonna tous ces poètes par la souplesse, par la variété de son inspiration.

A chaque poème nouveau, les bravos éclataient en tonnerres. Le cœur du jeune homme se dilatait de joie dans cette bonne chaleur de succès. C'était à qui s'approcherait d'Amédée pour lui exprimer son admiration personnelle, lui secouer les deux mains. Hélas! quelques-uns de ceux qui étaient là devaient, plus tard, l'affliger par leur basse envie, par leurs trahisons. Mais, en ce moment, dans la généreuse franchise de leur jeunesse et de leur enthousiasme, ils l'acclamaient comme un maître.

L'enivrante soirée! Entre une heure et deux heures du matin, Amédée, les mains brûlantes des dernières étreintes, le cerveau et le cœur grisés du vin capiteux de l'éloge, regagna le faubourg Saint-Jacques à grandes et joyeuses enjambées, à travers les féeries d'un merveilleux clair de lune; et, dans le vent frais de la nuit qui faisait flotter ses habits et lui caressait le visage, il croyait sentir le souffle même de la gloire.

En peu de temps le jeune poète se couvrit de gloire et devint le lion du jour.

Après une absence assez longue Amédée alla voir ses amies les dames Gérard. On ne l'attendait pas, et il n'y avait, ce soir-là, qu'une soupe aux herbes et un reste du bouilli de la veille "raccommodé" avec des cornichons. Mais Amédée apportait son gâteau, comme d'habitude, et, de plus, deux sauces qui feront toujours trouver délicieux le menu le plus lacédémonien, c'est-à-dire du bouher et de l'espoir.

On avait déjà lu les journaux, rue Saint-Pierre, on savait que le poème avait été acclamé à la Gaîté, on l'avait vu imprimé tout vif, en tête du journal, et —ma foi! tant pis! — on était toutes si contentes, si contentes, qu'on embrassa Amédée sur les deux joues. Maman Gérard se souvint alors qu'elle

avait encore à la cave cinq ou six bouteilles de vieux chambertin, et, quand même vous auriez eu avec vous la force armée, vous n'auriez pas empêché l'excellente femme de prendre tout de suite sa clef et son rat, et d'aller chercher celle des vieilles bouteilles qui avait le plus de poussière et de toile d'araignées, pour qu'on la bût à la santé du triomphateur. Quant à Louise, elle rayonnait. Dans plusieurs des maisons où elle avait donné ses leçons de piano, on avait parlé devant elle des beaux, des admirables vers publiés dans le *Tapage*, et elle était très fière, "entendez-vous bien, monsieur?" de songer que l'auteur était de ses amis. Mais ce qui mit le comble à la satisfaction d'Amédée, c'est que Maria, pour la première fois, sembla s'intéresser à la poésie et lui dit à plusieurs reprises, avec un joli petit air de vanité :

— Mais savez-vous que c'est très beau, votre bataille... Mais, dites donc, Amédée, vous allez devenir un grand poète, un homme célèbre. Mais vous avez un avenir superbe !

Ah ! les douces, ah ! les exquisés espérances qu'il emporta, ce soir-là, dans sa chambre haute du faubourg Saint Jacques. Elles lui donnèrent de beaux rêves, et elles parfumaient encore sa pensée, le lendemain matin, quand la concierge lui apporta deux lettres.

Encore du bonheur ! La première contenait deux billets de cent francs, avec la carte de Victor Gaillard, qui félicitait de nouveau Amédée, et lui demandait, pour le journal, quelques pages de prose, une nouvelle, une fantaisie, ce qu'il voudrait.

Amédée est devenu l'enfant choyé de la bonne société. Il est toujours le grand ami de Maurice, chez lequel se réunissent tous les amis.

Amédée se plaît chez son ami, où viennent causer de joyeux et spirituels artistes. On y rit, on s'y amuse, et cette halte est la plus agréable des récréations pour le laborieux poète. Amédée la prolonge le plus possible, reste enfin seul avec son ami, et alors les deux jeunes gens étendus sur les coussins du divan turc, causent à cœur ouvert de leurs désirs, de leurs ambitions, de leurs rêves d'avenir.

Pourtant Amédée garde un secret pour Maurice ; il ne lui a jamais dit qu'il aime Maria Gérard. A son retour d'Italie, le voyageur s'est informé de ces dames à plusieurs reprises, a plaint poliment leur infortune, s'est rappelé à leur souvenir par l'intermédiaire de Violette. Mais, celui-ci ayant mis dans ses réponses une extrême réserve, Maurice n'a plus abordé ce sujet d'entretien. Est-ce par oubli ? Après tout, il connaît fort peu les dames Gérard. Mais Amédée n'est pas fêché de n'avoir plus à parler d'elles à son ami, et ce n'est jamais sans un peu de gêne, de jalousie inavouée, qu'il répond à la jolie Maria quand elle lui demande des nouvelles de Maurice.

Mais elle ne lui en demande plus ; elle est triste, énervée, maussade, la jolie Maria. Car maintenant, chez les dames Gérard, on ne parle guère que d'une chose, toujours la même, du vulgaire et cruel souci de vivre ; et, depuis ces derniers temps, elles ont descendu quelques degrés du glissant escalier de la misère. Gagner de quoi nourrir trois bouches avec une méthode de piano et une boîte à pastels, ce n'est pas possible, ou du moins cela ne dure pas. Louise a moins de leçons, le père Isaac a diminué ses commandes, et maman Gérard, qui devient tout à fait une vieille femme, a beau redoubler d'efforts, on n'arrive plus à joindre les deux bouts. Amédée s'en est bien aperçu, et comme il en souffre ! Les pauvres ont de la fierté, se plaignent le moins possible ; mais la décadence de leur intérieur, déjà si modeste pourtant, se manifeste par bien des témoignages. Deux belles gravures, derniers souvenirs du père, ont été vendues dans une heure d'extrême besoin, et le papier de tenture, moins défranchi à la place qu'elles occupaient sur la muraille semble garder une ombre, un spectre de cadres disparus. Le deuil de maman Gérard et de ses filles prend des tons de rouille, et, pour les dîners du dimanche, où Amédée, au lieu du gâteau traditionnel, apporte à présent un pâté qui parfois constitue tout le repas, il ne reste plus une seule vieille bouteille dans la cave, et l'on boit du vin au litre de chez l'épicier.

Chaque nouveau détail qui lui prouve la détresse toujours croissante de ses amies fait mal au sensible Amédée. Une fois, ayant touché dix louis, produit d'un travail littéraire, il a pris à part la pauvre mère et l'a forcé d'accepter cent francs ; et la malheureuse vieille, toute tremblante d'émotion et deux grosses larmes dans les yeux, lui a avoué que la veille, pour payer la blanchisseuse de gros, on avait mis en gage l'unique pendule du logis.

Que faire pour les tirer de là, pour leur créer une existence moins affreuse ? Ah ! si Maria voulait bien, ils se marieraient tout de suite, sans autre dépense qu'une robe blanche, comme font les pauvres, et l'on vivrait tous ensemble. Il a ses appointements, deux mille quatre cents francs, plus un billet de mille qu'il gagne à droite et à gauche. Avec les leçons de Louise, ce serait un petit revenu assuré, presque suffisant. Et puis, il se remuerait pour placer de la "copie", il travaillerait beaucoup ; on s'arrangerait. Sans doute, ce serait bien grave de prendre cette famille à sa charge. Des enfants pourraient lui naître. Mais n'avait-il pas un commencement de réputation, un bel avenir ? Sa pièce pouvait être jouée, avoir du succès. Ce serait le salut ! Oh ! la bonne vie à quatre, l'étroit et doux foyer ! Oui ! si Maria l'aime un peu, comme il s'obstine à l'espérer, si elle a du courage, c'est le seul parti à prendre.

S'étant exalté sur ce projet, Amédée se décide à le soumettre à l'excellente Louise, en qui il a pleine confiance, qu'il considère comme la bonté et la raison en personne. Tous les mardis, à six heures, elle sort d'un pensionnat de jeunes filles de la rue Rochechouart, où elle fait un cours de solfège. C'est là qu'il va l'attendre, un soir, et qu'il la guette à la sortie du pensionnat. Enfin, la voici. Pauvre Louise ! sa robe est lamentable. Et quelle mauvaise mine ! quel air de tristesse et de lassitude !

— Vous, Amédée !—dit-elle avec un sourire heureux, quand il vient à sa rencontre.

— Oui, ma chère Louise. Prenez mon bras et laissez-moi vous accompagner un bout de chemin. Nous causerons en marchant. J'ai une chose très sérieuse à vous dire en confidence, un important conseil à vous demander...

Et il commence à lui faire son avertissement, le poète. Il lui rappelle leur enfance, leurs jeux en commun, là-bas, autrefois, rue Notre-Dame-des-Champs. C'est depuis ce passé lointain qu'il a été charmé par la petite Maria. Dès qu'il est devenu un jeune homme, il a senti qu'il aimait la chère enfant. Il a toujours gardé, nourri l'espérance de lui inspirer un sentiment tendre, de l'épouser un jour. S'il n'a pas parlé plus tôt, c'était parce qu'il se trouvait trop pauvre. Mais il l'a toujours aimé, il l'aime, il n'aimera jamais qu'elle. Et il expose alors son plan de vie, en termes simples et touchants. Il deviendrait le fils de Mme Gérard, le frère de sa chère Louise ; et l'union de leurs deux pauvretés ferait presque de l'aisance. N'est-ce pas tout simple ? N'est-ce pas très raisonnable ? Il est bien sûr qu'elle l'approuve, elle qui est la sagesse même, la forte tête de la famille.

Mais, tandis qu'il parle, Louise baisse le front et regarde à ses pieds, et il ne sent pas qu'elle est toute tremblante. Aveugle, aveugle Amédée ! Tu ne le vois pas, tu ne le verras jamais ; mais c'est celle-ci qui t'aime ! Oh ! sans espoir ! Elle sait bien qu'elle est plus âgée que toi, qu'elle n'est pas jolie, qu'elle restera toujours à tes yeux la sœur aînée d'adoption qui jadis te montrait avec son aiguille les lettres de l'alphabet. Elle a deviné depuis longtemps ton amour pour Maria ; elle en a souffert, elle s'y est résignée, elle voudrait le servir, la brave fille ! Mais cet avertissement que tu lui fais, ce nom de Maria que tu murmures à son oreille avec un accent si passionné, ce rêve de bonheur où, dans ton naïf égoïsme, tu ne lui réserves et ne lui prédis que le rôle d'une vieille fille qui élèvera tes enfants, d'une servante presque, comme c'est cruel !

Ils sont arrivés sur le boulevard Pigalle. Le soleil est déjà couché, le ciel clair et pur est d'un bleu de turquoise, et l'après-vent du soir détache des arbres rabougris les dernières feuilles de l'automne parisien, les feuilles sèches et rongées de poussière.

Amédée s'est tu. Son regard anxieux sollicite et attend la réponse de Louise.

—Cher Amédée,—dit elle alors en levant vers lui ses yeux francs et bons, vous avez le cœur le meilleur et le plus généreux... Je me doutais que vous aimiez Maria, et je voudrais vous répondre tout de suite qu'elle vous aime aussi, que c'est convenu, que nous ferons plus désormais, vous et nous, qu'une même famille. Mais, sincèrement, je ne le puis... Bien que la chère enfant soit un peu frivole, son instinct de femme doit soupçonner votre sentiment pour elle, et cependant jamais elle n'en a parlé à maman ni à moi... Rassurez-vous, je ne vois là aucun mauvais présage pour vous. Elle est si jeune et tellement innocente qu'elle peut vous aimer sans s'en douter elle-même. Il est très possible, probable même, que votre aveu l'éclairera sur l'état de son cœur. Elle sera touchée par votre amour, j'en suis certaine, autant que par votre dévouement pour notre famille. De toute mon âme, Amédée, je désire, que vous réussissiez... Car, je puis bien vous le dire, il faut, et sans retard, qu'il arrive un peu de bonheur à notre chère Maria. Elle m'inquiète depuis quelque temps. Elle a des heures de profonde tristesse, des crises de larmes. Vous avez dû, vous aussi, remarquer qu'elle se dévore d'ennui. Je m'aperçois qu'elle souffre bien plus que maman et moi de la dure existence que nous menons. Et n'est-ce pas explicable ? Se sentir, comme elle, jolie, séduisante, faite pour le bonheur, et voir le présent et l'avenir si sombres ! Comme c'est douloureux !... Vous comprenez donc, mon ami, à quel point je souhaite que ce mariage se fasse. Bon et doux comme vous êtes, vous rendriez notre Maria si heureuse !... Mais, vous l'avez dit, c'est moi qui représente la prudence à la maison. Accordez-moi donc quelques jours pour observer Maria, pour provoquer ses confidences, pour éveiller peut-être en elle un sentiment qui s'ignore, et croyez bien que vous avez en moi l'alliée la plus sûre et la plus fidèle.

—Prenez votre temps, chère Louise, — répond le poète. — Je m'abandonne à vous. Tout ce que vous ferez sera bien fait.

Il la remercie, et quand il la quitte, au bas de la rue Lepic, c'est, pour la pauvre dédaignée, une douceur amère d'abandonner au jeune homme ses mains déformées de pianiste dans leurs gants reteints et trop larges, et de sentir qu'il les serre avec espoir et reconnaissance.

Elle veut, elle doit faire ce mariage. Elle se le dit et se le répète, en remontant la rue escarpée, où s'agite, dans le crépuscule, le fourmillement populaire des fins de journées. Non ! non ! Maria ne songe pas à Amédée, Louise en est bien sûre. Mais, à tout prix, il faut qu'elle arrache sa jeune sœur au découragement, aux mauvais conseils de la misère. Amédée aime Maria et saura se faire aimer. Il faut unir les deux jeunes gens, assurer leur bonheur. Quant à elle, qu'importe ! S'ils ont des enfants, elle accepte d'avance ses fonctions de tante gâteuse et de vieille marraine. Pourvu qu'elle consente ? Si jolie, elle est un peu vaine. Elle nourrit peut-être on ne sait quelle chimère, on ne sait quelle folle espérance d'avenir, fondée sur ses vingt ans et sa beauté. C'est pour Louise un gros souci. La pauvre fille, ses maigres épaules courbées sous son châle noir, oubliant déjà son propre chagrin, ne songeant plus qu'au bonheur des autres, gravit péniblement la côte de Montmartre. Mais, arrivée devant le charcutier près de la mairie, elle se rappelle une recommandation de sa mère, et comme il faut toujours, chez les pauvres, qu'un trivial détail se mêle au drame de la vie, Louise, sans se distraire de ses pensées, tout en faisant le sacrifice de son cœur, entre dans la boutique, pique dans la boîte de fer-blanc deux côtelettes panées pour le repas du soir et se les fait envelopper dans du papier.

Le lendemain de sa conversation avec la bonne Louise, Amédée ressentit cette impatience presque douloureuse que l'attente donne aux gens nerveux. La journée de bureau lui parut interminable, et, à cinq heures, pour fuir la solitude, il alla chez Maurice, qu'il n'avait pas vu depuis quinze jours et qu'il trouva seul dans son atelier.

Le jeune artiste semblait préoccupé, lui aussi. Tandis qu'Amédée le félicitait d'une étude placée sur le chevalot, Maurice, les yeux à terre, les mains plongées dans les poches

de son veston rouge, marchait de long en large, sans répondre aux compliments de son ami.

Brusquement, il s'arrêta, et regardant Amédée.

—Tu n'as pas vu ces dames Gérard, ces jours-ci ? — lui demanda-t-il.

Depuis plusieurs mois, Maurice ne lui avait plus parlé de ces dames, et le poète fut un peu surpris.

—Si, — répondit-il. — Pas plus tard qu'hier, j'ai rencontré Mlle Louise.

—Et... — reprit Maurice avec hésitation — toute la famille va bien ?

—Mais oui.

—Ah ! — fit l'artiste d'une voix étrange.

Et il reprit sa promenade silencieuse.

C'était toujours avec un sentiment un peu désagréable qu'Amédée entendait le nom des dames Gérard prononcé par Maurice. Mais, cette fois-ci, la physionomie équivoque, le ton singulier du jeune peintre en s'informant d'elles, firent éprouver au poète une véritable malaise. Il fut surtout impressionné par l'exclamation de Maurice, par ce simple : " Ah ! " qui lui parut avoir quelque chose d'énigmatique et de mystérieux. Mais quoi ! tout cela n'avait pas le sens commun et les questions de son ami étaient très naturelles.

—Pascens-nous la soir ensemble, mon cher Maurice ?...

—Le possible, ce soir, — répondit celui-ci, toujours absorbé et faisant craquer sous ses pas le plancher de l'atelier. — Une corvée... Je vais dans le monde.

Amédée eut la sensation qu'il était venu mal à propos, et, discrètement, il prit congé. Mais la poignée de main de Maurice lui parut plus molle, moins cordiale que d'habitude.

—Qu'a-t-il donc ? — se demanda plusieurs fois le poète, en dinant dans un petit restaurant du Quartier Latin. Il se rendit ensuite à la Comédie Française, pour tuer le temps et aussi pour demander des nouvelles de son drame à Jocquelet, qui jouait, ce soir-là, dans le *Légataire universel*.

Le comédien le reçut dans sa loge. Ayant déjà la culotte noire et les grandes bottes de Crispin, il était assis, en manches de chemise, tout dépoitrillé, devant sa table de toilette, et il venait de coller sur ses lèvres glabres les moustaches de chat en colère du personnage traditionnel. Sans se lever ni dire bonjour, il cria au poète, en le reconnaissant dans la glace :

—Rien de nouveau pour ta pièce... L'administrateur n'a pas un moment à lui... On est, ici, tout à la reprise de la *Camaraderie*... Mais nous passons dans deux jours... et alors...

Et, tout à coup, parlant pour parler, pour exercer son formidable organe, il vomit, avec un fracas d'écluse ouverte, un torrent de choses médiocres. Il exalta l'ouvrage de Scribe qu'on remettait à la scène ; il annonça que le fameux Guillery, son ancien dans l'emploi comique, serait exécutable dans cette reprise et ferait un four : " ah ! mes enfants ! " ; il se plaignit d'être assommé par les poursuites d'une grande dame, " tu sais, la baignoire six ", et montra, avec un geste plein de fatuité, une lettre jetée parmi les pots de fard et les pommades, et qui, d'ailleurs, empestait le musc ; puis, s'élevant à des considérations d'un ordre plus élevé, il condamna la politique des Tuileries et flétrit la corruption impériale, tout en reconnaissant que ce " pauvre Badingue ", — qui, trois jours auparavant, à Compiègne, avait adressé un petit compliment à l'acteur, — valait mieux que son entourage.

Le poète rentra se coucher, étourdi par ce bavardage.

Au réveil, son angoisse, en songeant à Maria, était devenue encore plus pénible. Quand verrait-il Louise ? Sa réponse serait-elle favorable ? Malgré l'admirable matinée d'automne, il avait le cœur brouillé, il se sentait sans aucun courage.

Jamais sa besogne administrative ne lui sembla plus nauséabonde que ce jour-là. Son camarade de bureau, un amateur de chasse, qui venait de prendre deux jours de congé, lui infligea sans pitié d'insipides histoires de perdreaux massacrés et de chiens tenant merveilleusement l'arrêt, qu'il ponctuait, bien entendu, de nombreux : " Pan ! pan ! " pour imiter la détonation des coups doubles.

Cependant, à sa sortie du ministère, Amédée reprit un peu de sérénité. Il regagna lentement l'île Saint-Louis par les quais, en bouquinant, en goûtant la douceur de la belle soirée, en suivant du regard dans le ciel doré, autour des hauts édifices, de la flèche de la Sainte-Chapelle, des tours de Notre-Dame, les grands vols d'hirondelles qui s'assemblaient pour le prochain départ.

À la nuit close, il dina dans son quartier, et résolu, pour tromper son impatience, de travailler toute la soirée, de retoucher une scène de son drame dont il n'était pas tout à fait content. Il remonta chez lui, alluma sa lampe, s'assit devant son manuscrit ouvert. Allons ! à la besogne ! il avait été absurde, depuis la veille. Pourquoi s'imaginer qu'il y avait du malheur dans l'air ? Est-ce que cela existe, les pressentiments ?

Soudain trois coups légers, mais précipités, brusques, sinistres, furent frappés à la porte.

Amédée se leva, prit sa lampe, alla ouvrir, et recula de deux pas devant Louise Gérard, droite dans son deuil.

—Vous... Chez moi?... À cette heure?... Que se passe-t-il donc ?

Elle entra, se laissa tomber dans le fauteuil du poète, qui, en remettant la lumière sur la table, s'aperçut que la pauvre fille était pâle comme une cire.

Alors, elle lui saisit les deux mains et les serra de toute sa force.

—Amédée, —dit-elle d'une voix qui n'était plus la sienne, d'une voix enrouée de désespoir, —Amédée, je viens vers vous d'instinct, comme vers votre unique ami, comme vers un frère, comme vers le seul homme, aussi, qui pourra peut-être nous aider à réparer l'épouvantable malheur qui nous accable !...

Elle s'interrompit, suffoquée.

—Un malheur ! —s'écria le jeune homme — Quel malheur ?... Maria ?...

—Oui ! Maria !

—Un accident ?... Une maladie ?...

Mais Louise eut un geste violent du bras et de la tête, qui signifiait : "Si ce n'était que cela !" ; puis, les yeux pâles et sans regard, la bouche tordue par une grimace amère, parlant bas et brouillant les mots :

—M. Maurice Rogor, —dit-elle. —Qui... votre ami Maurice ! Un misérable !... Il était en amour avec Maria, et il l'a abandonnée, la malheureuse enfant !...

Et son visage s'enflamma, devint pourpre jusqu'à la racine des cheveux.

Et le poète poussa un grand cri de bête égorgée. Il chancela, et il serait tombé, si la table ne s'était pas trouvée là. Il s'assit au bord, en s'y appuyant des deux mains, et resta ainsi, glacé tout entier par un grand frisson, la bouche pleine de bile.

II

Il y avait plus de trois mois que Maurice et Maria s'étaient retrouvés.

Un jour d'été où le jeune homme était allé revoir, au Louvre, ses maîtres préférés, les peintres galants du dix-huitième siècle, son attention d'homme à femmes, toujours sur le qui-vive, fut attirée, dans la salle des pastels, par l'admirable et fauve chevelure d'une jeune artiste en robe noire, qui copiait un portrait de la Rosalba. C'étaient les cheveux de la jolie pastelliste, les célèbres cheveux d'or et de flamme qui troublaient alors toute la rapinaille du Musée, et qui rendaient coloristes les élèves de Signol eux-mêmes.

Maurice s'approcha de la copiste, et tous deux s'écrièrent en même temps :

—Mademoiselle Maria !

—Monsieur Maurice !

En vérité ? On le reconnaissait si vite, et avec ce sourire charmé ? Tiens ! tiens ! Elle ne l'avait donc pas oublié, la charmante fille ? Jadis, dans ses quelques visites au père Gérard, il s'était, pardieu ! bien aperçu qu'il ne déplaisait pas. Mais, au bout d'un si long temps, à première vue, obtenir cet accueil, ce cri presque joyeux, diable ! c'était flatteur.

Debout près du chevalot, chapeau bas, svelte dans son costume bien coupé, l'élégant jeune homme se mit à causer avec Mlle Gérard. En termes convenables et discrets, il lui parla d'abord de son deuil déjà ancien, s'informa de sa mère et de sa sœur, se félicita d'avoir été reconnu ainsi. Puis, cédant à ses habitudes hardies :

—Quant à moi, —ajouta-t-il, —j'ai eu d'abord une hésitation. Depuis deux ans, vous avez encore tellement embelli !

Et, comme elle rougissait, il continua d'un air badin, qui excusait son audace :

—Amédée me l'avait bien dit, que vous étiez devenue délicieuse. Mais, maintenant, je n'ose presque plus lui demander de vos nouvelles. Depuis que vous demeurez à Montmartre, —et je sais qu'il vous voit tous les dimanches, — il ne m'a jamais offert d'aller avec lui vous présenter mes hommages. Parole d'honneur ! mademoiselle Maria, je crois qu'il est amoureux de vous, et jaloux comme un Oriental.

Elle protesta, confuse, mais souriant toujours.

—Ah ! s'il avait su la chimère que, depuis la première rencontre, —il y avait de cela des années, — Maria cachait dans un coin de son cœur ! Si il avait connu son ancien désir d'être distinguée, choisie, aimée, par ce beau Maurice, qui, là-bas, dans l'étroit logis de la rue Notre-Dame-des-Champs, parmi le pauvre bric à brac du père Gérard, avait passé comme un météore ! Pourquoi pas, après tout ? Ne possédait-elle pas la puissance supérieure, la beauté ? Son père, sa mère, sa sœur même, la sage Louise, le lui avaient dit sans cesse. Oui ! tout d'abord, elle avait été charmée par ce jeune homme à la moustache d'or et aux façons de grand seigneur ; elle avait espéré lui plaire à son tour, et, plus tard, malgré le deuil et la misère, — hélas ! à cause de la misère ! — elle avait continué à se griser de cette folie, de ce narcotique contre le chagrin, et à rêver, comme dans les féeries, le retour du prince charmant. Pauvre Maria, si bonne, si naïve, mais à qui l'on avait trop répété qu'elle était jolie ! Pauvre petite enfant gâtée !

En vous quittant aujourd'hui, petite Maria, après une demi-heure de gentille causerie, Maurice vous a dit en plaisantant : "Surtout ne racontez pas à Violette que nous nous sommes rencontrés. J'y perdais mon meilleur ami." Et non seulement vous n'avez rien dit à Amédée, mais vous n'avez rien dit non plus à votre mère, rien dit à votre sœur. Car Louise et maman Gérard, c'est la prudence, c'est la sagesse. Elles vous conjureraient d'éloigner ce téméraire qui vous a abordé dans un lieu public, qui tout de suite vous a dit que vous étiez belle et que vous étiez aimée ; elles vous gronderaient doucement, elles vous feraient songer que ce jeune homme est d'une famille noble et distinguée, que sa mère a pour lui de grandes espérances, et que vous ne possédez que votre vieille robe et vos beaux yeux ; et, demain, pour plus de sûreté, quand vous retourneriez au Louvre, —car, pour payer le prochain terme, il faudra quand même livrer au père Issacar ses marquises poudrées, — demain, maman Gérard s'installerait près de votre chevalot avec ses lunettes et son tricot, et découragerait le galant.

Mais vous vous cachez de Louise et de la maman, petite Maria. Vous avez un secret pour votre famille. Demain, en faisant votre toilette devant le miroir fêlé et en tordant votre lourde chevelure couleur de soleil, vous aurez au cœur un battement d'espérance et de vanité. Au Louvre, vous serez distraite de votre ouvrage quand vous entendrez un pas d'homme retentir dans la solitude sonore des salles voisines ; et à l'arrivée de Maurice, vous serez troublée, sans doute, mais, avouez-le ! pas très surprise, et surtout pas mécontente, ah ! trop contente. Petite Maria, petite Maria, il vous parle bas, à présent je n'aime pas cela ; sa moustache blonde est bien près de votre joue, et vous avez beau baisser les yeux, je vois une lueur de plaisir sous vos longs cils. Je n'entends pas ce qu'il vous dit ni ce que vous lui répondez, mais comme il va vite, le tentateur, comme il pénètre dans votre confiance ! Vous vous compromettez, petite Maria, vous le gardez trop longtemps auprès de votre chevalot. Quatre heures vont sonner tout à l'heure. Le gardien en redingote verte qui roupillait, le tricorne sur les

yeux, dans la salle à côté, devant les dessins de Watteau, vient de secouer sa torpeur, s'étire les bras, regarde sa montre et se lève de sa banquettes en criant : "On va fermer." Pourquoi permettez-vous à Maurice, petite Maria, de vous aider à ranger vos affaires, de vous accompagner à travers les galeries en portant votre boîte à pastels ? La grande sèche du Salon Carré qui porte des anglaises comme sous Louis-Philippe, celle qui n'en finit plus de copier la "Vierge au coussin vert", vous a suivie jusque dans la cour du Louvre, prenez garde ! Elle a remarqué, l'envieuse qu'elle est, que vous aviez l'air très très ému en prenant congé de votre compagnon et que vous aviez laissé pendant une minute votre main dans la sienne. C'est une langue de vipère, la vieille fille aux anglaises. Dès demain vous serez la fable du Musée, et le cancan se répandra jusqu'à l'École des Beaux Arts, jusqu'à l'atelier Signol, où les deux rapins, vos respectueux admirateurs, qui songeaient à se couper la gorge en votre honneur, s'aborderont en disant : "Eh bien, la petite pastelliste ?—Oui ! je sais, elle a un amoureux."

Si ce n'était qu'un amoureux ! Mais la jolie pastelliste a été bien plus légère, bien plus folle que ne le croient les rapins et la grande sèche. C'est si doux de s'entendre dire : "Je vous aime !" C'est si doux d'écouter la question : "Et vous, m'aimez-vous un peu ?", lorsqu'on brûle de répondre : "Oui !" Courbant la tête et rouge de confusion sous le souffle ardent de Maurice, la petite Maria a fini par murmurer, le "oui" fatal. Alors elle a vu Maurice pâlir de joie. Il lui a dit : "Il faut que je vous parle, il faut absolument que je vous parle... A vous seule... Pas devant ces importuns." Et comme elle répondait, épouvantée : "Mais comment ? C'est impossible !" tout de suite il lui a demandé si elle ne le croyait pas honnête homme ; et le regard de la naïve jeune fille a protesté plus que tous les serments.

—Eh bien, demain matin, à dix heures... Au lieu de venir au Louvre... Voulez-vous ?... Je vous attendrai sur le quai d'Orsay, devant l'embarcation pour Saint Cloud.

Elle était là à l'heure dite ; elle arrivait au rendez-vous, brisée d'émoi, prête à défaillir. Il l'entraînait sur le bateau à vapeur, qui fumait à gros flocons.

—Voyez ! nous sommes à peu près seuls... Et Maurice répétait toujours à Maria qu'il l'aimait, qu'il n'avait jamais aimé qu'elle, qu'il l'avait aimée dès la première fois, chez le père Gérard, et que le temps ni l'absence n'avaient pu la chasser de son souvenir. Il s'imaginait que c'était vrai. Non ! en ce moment-là il ne croyait pas mentir. Quant à la pauvre Maria, — oh ! ne soyez pas sévères pour elle ! songez à sa jeunesse de misère, à sa vie de fleur en prison ! elle était comme engourdie de bonheur, elle trouvait rien à répondre, et elle avait à peine la force de tourner de temps en temps vers lui des yeux agonisants d'amour.

Il lui jure qu'elle sera sa femme, il ne lui demande qu'un peu de temps, quelques semaines, pour préparer sa mère, l'ambitieuse Mme Roger, à ce mariage inattendu. Et Maria ne doute pas de lui.

Maurice, — il n'est pas un scélérat, au bout du compte, — Maurice a été de bonne foi, quand il lui a promis de l'épouser sans retard. Il a même eu l'intention d'avouer tout à sa mère, dès le lendemain. Mais, lorsqu'il a revu Mme Roger, jamais elle ne lui a semblé si imposante avec ses cheveux gris sous son bonnet de veuve. Il a frémi en prévoyant les scènes de larmes de reproches et de colère, et, dans sa paresse de voluptueux, il s'est dit : "Ma foi ! plus tard !" En attendant, Maria est sa fiancée, et il l'aime à sa façon, plus même que toutes celles qu'il a eues jusqu'à présent. Il lui est fidèle, et lorsqu'elle doit dérober une heure à son travail pour causer avec lui, il est inquiet au moindre retard, et le cœur lui bat, parole d'honneur ! C'est qu'elle est vraiment adorable, avec ses effarouchements d'oiseau, au moment même de l'abandon. Elle porte encore au cou une médaille bénite, comme une gamine. N'est-ce pas délicieux ? Seulement, Maurice n'aime pas l'air malheureux qu'elle a toujours au moment de partir, quand elle lui

demande, d'une voix qui tremble un peu et en cessant de le tutoyer : "Avez-vous parlé à votre mère ?" Il la rassure : "Sois tranquille... laisse-moi le temps d'arranger cela." La vérité, c'est que, maintenant, il commence à se brouiller avec l'idée de ce mariage. Oui ! c'est son devoir, il le sait bien. Mais il n'a pas vingt-trois ans. Rien ne presse. Et puis, est-ce tant que cela son devoir ? La petite l'a aimé bien facilement. La voici sa fiancée, et pas une fiancée de caprice, mais pour de bon, peut-être pour toujours. N'a-t-il pas le droit de l'éprouver, d'attendre un peu ? C'est ce que sa mère lui conseillera, il en est certain, et encore en la supposant très indulgente, favorable même à la jeune fille. Allons ! cette conduite est la seule raisonnable.

Hélas ! ils ont toujours la même raison pour eux, les égoïstes et les lâches !

Maurice fut plusieurs jours sans voir Maria, qui en éprouva de vives inquiétudes. Un jour elle le rencontra sur la rue et elle lui témoigna toute la joie qu'elle avait de le rencontrer, n'ayant pas le courage de lui faire des reproches ; et c'est avec un grand effort, la bouche aride, qu'elle balbutie :

—Maurice... il faudrait... pourtant... parler à votre mère.

Mais il fait un geste d'impatience et se met à marcher de long en large.

—Ma pauvre Maria, — commence-t-il en hésitant, — je n'osais pas te le dire. Ma mère ne consentira pas à notre mariage... maintenant, du moins...

Il ment ! il ment ! Il n'a rien dit à sa mère, elle le devine. Ah ! malheureuse ! il ne l'aime pas ! Et, désespérée, avec un bruit de torrent dans la tête, elle écoute Maurice parler d'une voix molle et blanche.

—Oh ! sois tranquille. Je ne t'abandonnerai pas, ma pauvre enfant... Et plus tard, bientôt peut-être, ma mère s'apaisera, comprendrait qu'il faut nous marier tous les deux.

Et, revenant près d'elle, il tâche de se montrer plus tendre.

—Tu seras ma femme, ma chère petite femme, je te l'ai dit, je te le répète.

Ainsi, voilà tout ce qu'il s' imagine, tout ce que son cœur lui inspire.

Maria se sent perdue. Elle dit à Maurice avec l'air d'une somnambule : "C'est bien... Nous en reparlerons..." Puis elle s'enfuit, elle se sauve ; elle retourne à Montmartre d'un pas de folle, trouve sa mère à son tricot, sa sœur en train de mettre le couvert, — oui ! comme si de rien n'était, mon Dieu ! — leur prend les mains et leur annonce que son mariage avec Maurice est manqué.

Ah ! les pauvres femmes !

Déjà, elles étaient bien éprouvées. C'était lamentable, la déception de cette malheureuse famille.

C'était ce secret, cet accablant secret, dont Louise Gérard, éperdue, s'était, le soir même, déchargée devant son seul ami, devant Amédée Violette, agissant ainsi d'instinct, de même qu'une femme écrasée par un fardeau trop lourd le jette à terre en criant à l'aide.

Quand elle eut achevé la cruelle confidence, que le poète écouta la face dans les mains, et quand il découvrit son visage creusé et labouré par les rides subites du désespoir, Louise eut un frisson de terreur.

—Comme je lui ai fait mal ! — pensa-t-elle. — Comme il aime Maria !

Mais elle vit briller dans les yeux du jeune homme une sombre résolution.

—C'est bien, Louise, — gronda-t-il entre ses dents serrées. — C'est bien. Ne m'en dites pas plus, je vous en prie. A cette heure, je ne sais où rejoindre Maurice. Mais il me verra demain matin, soyez tranquille, et s'il n'accomplit pas sa promesse... et tout de suite !...

Il n'acheva pas, étranglé par un hoquet de douleur et de rage, et, sur un geste de congé presque impérieux, Louise le quitta, épouvantée de sa démarche.

Et pourtant, non ! Maurice Roger n'était pas un méchant. Après le départ de Maria, il s'était senti honteux, mécontent

de lui. Mais quoi ! il ne l'aimait déjà plus autant. Sa nature inconstante était déjà lasso de cette amourette trop mouillée de larmes. A cause de cet engagement, il devrait donc se marier, devenir un bon bourgeois, un père de famille ! Lui ! A son âge, devant tout un avenir ouvert de jeunesse et de plaisir ! Franchement, c'était un accident aussi bête que de se casser la jambe en tombant dans un trou. Et puis, que savait-on ? Le hasard, le temps, arrangent tant de choses. En tout cas, c'était tout naturel qu'il se donnât quelque délai, qu'il vit venir les événements. Bah ! il avait du bonheur, ordinairement, et cette onnueuse affaire-là finirait, comme tant d'autres, par bien tourner.

Le lendemain, au réveil, l'insoucieux Maurice, qui, ma foi ! n'avait pas trop mal dormi, préparait tranquillement sa palette en attendant l'arrivée du modèle, quand il vit entrer dans son atelier Amédée Violette.

Dès le premier regard, il comprit que le poète savait tout.

— Maurice, — dit Amédée d'une voix frémissante, — j'ai reçu hier soir la visite de Mlle Louise Gérard. Elle m'a tout confié. Tout, tu entends bien ? Et je viens savoir si je ne me suis pas trompé sur ton compte, et si Maurice Roger est un honnête homme.

Une flamme s'alluma dans les yeux du jeune peintre. Mais Amédée, chétif, le teint livide, les traits ravagés par une nuit d'insomnie et de larmes, faisait peine à voir ; et puis c'était Amédée, le petit Amédée, que Maurice aimait sincèrement, pour lequel il gardait, depuis le collège, un sentiment d'autant plus précieux qu'il flattait sa vanité, l'affection indulgente et protectrice d'un supérieur.

— Oh ! oh ! des grands mots déjà, du mélodrame, — dit-il en posant sa palette sur une table. — Amédée, mon cher garçon, je ne te reconnais plus, et, si tu as une explication à demander à ton vieil ami, ce n'est pas ainsi que tu dois t'y prendre. Tu as reçu, me dis-tu, les confidences de Mlle Louise Gérard. Je sais que tu es tout dévoué à ces dames, je comprends ton émotion, et je trouve ton intervention légitime. Mais, tu le vois, je te parle avec calme, avec amitié. Apaise-toi à ton tour, et n'oublie pas, malgré ton zèle pour ces dames Gérard, que je suis ton meilleur et ton plus cher compagnon d'enfance et de jeunesse. Je suis, je le sais, dans une circonstance très grave de ma vie. Parlons-en, conseille-moi, tu en as le droit et le devoir, mais pas avec ce ton de colère et de menace, que je te pardonne, mais qui m'afflige, et qui me ferait douter, si c'était possible, de tes sentiments pour moi.

— Eh ! tu sais bien que je t'aime, — répondit le malheureux Amédée ; — mais qu'as-tu besoin de conseils ? Tu as la franchise de ne rien nier. Tu conviens que c'est vrai, que tu as trompé une jeune fille. Est-ce que ta conscience ne t'a pas déjà dit ce qui te reste à faire ?

— L'épouser ? Sans doute, et c'est bien mon intention. Mais Amédée, tu ne songes pas à ma mère. Ce mariage va la désespérer ; il brisera toutes ses ambitions, toutes ses espérances... Oh ! je compte bien l'amener à y consentir. Seulement, il me faut le temps de me retourner... Plus tard... bientôt même... je ne dis pas...

Ce mot, arraché à Maurice par le cynisme qui est au fond de tous les égoïstes, rendit à Amédée toute sa colère.

— Ta mère ? — s'écria-t-il. — Ta mère est la veuve d'un officier français mort devant l'ennemi. Elle s'y connaît, j'en suis certain, en matière d'honneur et de devoir. Va la trouver, dis-lui que tu as promis d'épouser une jeune fille. Ta mère ne te défendra pas de l'épouser, elle te l'ordonnera !

L'argument était vif et direct, il fit impression sur Maurice. Mais la violence de son ami commençait à l'irriter.

— Tu t'y prends mal, Amédée, je te répète, — répondit-il en haussant le ton. — Tu n'as pas à préjuger l'opinion de ma mère et je n'ai d'ordres à recevoir de personne. Après tout, rien ne t'autorise à m'en donner, et ce n'est pas parce que tu as été amoureux de Maria que je...

Un cri furieux l'interrompit. Amédée, les yeux fous, serrant les poings, fit deux pas vers Maurice, et lui parlant de tout près, avec un accent déchirant :

— Eh bien, oui ! — dit-il, — je l'aimais et j'en voulais faire ma femme. Et toi qui déjà ne l'aimes plus, toi tu t'es fait aimer d'elle par fantaisie, pour t'amuser, tu as détruit tous mes rêves d'avenir ! Enfin, elle t'a préféré, et sache bien, Maurice, que je suis trop fier pour m'en plaindre, trop juste pour t'en garder rancune. Sur mon honneur, je ne suis ici que pour t'empêcher de commettre une infamie en faisant le malheur de cette pauvre enfant. Si tu me repousses, notre amitié sera déchirée à jamais, et je ne veux pas songer à ce qui se passera entre nous, mais ce sera terrible !... Hélas ! j'ai tort, et je ne te parle pas comme il faudrait... Maurice, il en est temps encore ! N'écoute que ton cœur, que je sais généreux et bon. Agis en brave homme et en gentilhomme ! Donne à cette jeune fille, qui n'a eu que le tort de trop t'aimer, ton nom, ton cœur et ton amour. Tu seras heureux, j'en suis sûr, avec elle et par elle, et, va ! je ne serai pas jaloux de ton bonheur, trop content d'avoir retrouvé mon ami, mon loyal Maurice, et de pouvoir encore l'aimer et l'admirer comme autrefois !

Remué par ces chaleureuses paroles, fatigué déjà de la discussion et de la lutte, le peintre avait abandonné, en détournant la tête, une de ses mains à son ami, qui la pressait dans les siennes. Tout à coup, il regarda Amédée, vit ses yeux brillants de larmes, et, un peu par attendrissement, beaucoup par manque de volonté, par paresse morale, pour en finir, il jeta ces mots :

— Tu as raison... après tout... Régions sans retard cette affaire-là... Que veux-tu que je fasse !...

Ah ! comme Amédée lui sauta au cou !

— Mon bon, mon cher Maurice !... Vite ! habille-toi, courons chez ces dames, viens embrasser et consoler la pauvre enfant. Ah ! je savais bien que tu me comprendrais et que tu avais toujours le cœur à sa place... Comme ces pauvres femmes vont être heureuses ! Voyons ! mon vieux camarade, est-ce que ce n'est pas bon, de faire son devoir ?

Eh oui ! Maurice trouvait que c'était bon, à présent. Echauffé, entraîné par son ami, il se hâtait vers la bonne action qu'on lui montrait comme vers une partie de plaisir ; et tout en changeant de jaquette pour sortir.

— Après tout, — disait-il avec entrain à Amédée, — ma mère ne pourra que m'approuver, et puis elle fait tout ce que je veux. Je suis certain qu'elle finira par adorer ma petite Maria... C'est égal, il n'y a pas moyen de vous résister, Violette, et vous êtes une douce et persuasive Violette... Allons ! me voilà prêt... Un mouchoir, mon chapeau... En route !

Ils sortirent, et dans le fiacre qui les emportait vers Montmartre, Maurice, le mobile Maurice, reconcilié avec son nouvel avenir, faisait cent projets, se traçait tout un plan de vie. Marié, il travaillerait sérieusement. D'abord, tout de suite après la cérémonie, il partirait avec sa femme pour passer l'hiver dans le Midi, en attendant que la mère de Maurice les fasse demander. Il connaissait un joli coin de la Corniche, près d'Antibes, où il ne perdrait pas son temps d'ailleurs, et d'où il rapporterait des études de marine et de paysage. Mais ce serait l'hiver prochain qu'il arrangerait tout à fait son existence. Le peintre Laugeol, son voisin, venait de déménager ; il louerait son logement : "Un atelier superbe, mon cher, et six fenêtres donnant sur le Luxembourg." Il s'y voyait déjà, devenu très laborieux, ayant un succès au Salon, décrochant une médaille ; et d'avance il choisissait jusqu'à la tenture de la chambre à coucher.

Mais soudain, au milieu de ce bavardage, il remarqua la physionomie douloureuse d'Amédée, muet et rencogné au fond de la voiture.

— Pardonne-moi, mon cher ami, — dit-il en lui prenant affectueusement la main. — J'oubliais ce que tu m'as dit tout à l'heure... Ah ! la destinée est absurde ! Quand je pense que mon bonheur te fait du mal !

Le poète envoya vers son ami un regard long et triste.

— Sois heureux avec Maria et ren-le-la heure-se, c'est tout ce que demande mon amitié pour vous deux.

Ils étaient parvenus au bas de Montmartre et le fiacre gravissait lentement les rues montueuses.

— Mon ami, — reprit Amédée, — nous voici bientôt arrivés. Tu entreras seul chez ces dames, n'est ce pas ? Oh ! sois tranquille. Je connais Louise et la maman. Elles ne t'adresseront même pas un mot de reproche, et ton acte d'honnêteté sera apprécié par elles comme il le mérite... Mais tu me permets de ne pas t'accompagner, vois tu !... Cela me serait trop pénible.

— Oui ! je comprends, mon pauvre Amédée. Comme il te plaira... Mais, va ! tout se guérit, tout s'apaise, — répondit Maurice, qui supposait à tout sa légèreté de caractère. — Allez ! du courage ! Je me souviendrai toujours du service rendu. Car je rougis maintenant d'y penser... Oui ! j'allais faire une vilénie... Tiens ! Amédée, embrassons-nous.

Ils se donnèrent l'accolade, et la voiture s'arrêta. Une fois sur le trottoir, Amédée remarqua la moue de son ami devant la maison des dames Gérard, une triste et banale bâtisse à loger des petites gens, dont la façade de plâtre toute lézardée faisait songer aux rides d'un pauvre homme. A droite et à gauche de la porte d'entrée, deux boutiques, celle d'un charcutier et celle d'une fruitière, exhalaient leurs fétides odeurs. Mais Amédée brusqua cette dernière répugnance du délicat Maurice :

— Tu vois ce petit jardin, au bout de l'allée, — lui dit-il. —

Après une dernière poignée de main, ils se séparèrent. Le poète vit Maurice s'enfoncer dans l'allée sombre, traverser l'étroite cour, pousser la porte à claire-voie du jardinet, puis disparaître derrière un massif de verdure flétrie. Combien de fois Amédée avait passé par là, doucement émue à la pensée qu'il allait voir la petite Maria ! Et c'était pour la lui prendre que Maurice franchissait ce seuil pour la première fois de sa vie. Et il l'avait voulu, lui, Amédée ! Il avait lui-même donné à un autre sa bien-aimée ! Il avait supplié son rival ; il l'avait pour ainsi dire forcé à lui ravir sa plus chère espérance ! Quelle amertume !

Amédée jeta son adresse au cocher et remonta dans la voiture. Une froide pluie d'automne s'était mise à tomber, et il dut relever les vitres. Durement cahoté dans le fiacre infect qui redescendait au trot par les rues de Paris, le jeune poète, tout frissonnant, voyait filer les voitures ruisselantes et les passants croûtés sous des parapluies. Une tristesse lourde tombait du ciel couleur de plomb, et Amédée, stupide de chagrin, éprouvait une étrange sensation de vide, comme si on lui eût enlevé le cœur.

Rentré dans sa chambre de l'île Saint-Louis, il fut navré par la vue de ses meubles, de ses quelques gravures, de ses livres en désordre sur leurs rayons, de sa table de travail encombrée de paperasses. Les veilles studieuses auprès de la lampe, les longues heures de pensée tendue vers l'œuvre difficile, l'année de jeunesse austère et sans plaisirs qu'il avait vécue là, avaient été dédiées à Maria. C'était pour elle, pour l'obtenir un jour, tant de labeur assidu, d'effort obstiné ! Et, à cette heure, la pauvre enfant pleurait de joie, sans doute, dans les bras de Maurice, de son mari de demain !

Assis devant sa table, la tête dans les mains, Amédée s'abîma tout au fond de sa mélancolie. Alors sa vie lui apparut si manquée, sa destinée si funeste, son avenir si sombre, il se sentit tellement délaissé, tellement solitaire, que le courage de vivre l'abandonna pendant un moment. Il lui semblait qu'une main invisible lui touchait l'épaule avec compassion, et il avait à la fois envie et terreur de se retourner, car il savait bien que cette main était celle de la mort. Il ne l'imaginait pas sous l'aspect du hideux squelette des danses macabres, mais comme une figure calme et voilée de noir, solennelle et pourtant très douce, qui l'attirerait sans secousse contre son sein avec une tendresse de mère, et qui l'endormirait, lui et sa douleur, d'un sommeil sans rêve, profond, éternel. Brusquement, il se retourna et poussa un cri épouvantable. Un instant, il avait cru voir, étendu à ses pieds et serrant encore un rasoir dans sa main crispée, le cadavre de son malheureux père, du suicidé, du désespéré d'amour, avec sa gorge déchirée par une rouge et horrible blessure et ses cheveux gris épars dans une mare de sang !...

Il était encore tout tremblant de l'effroyable hallucination, quand on frappa à sa porte. C'était le concierge qui lui apportait deux lettres.

La première était marquée du timbre célèbre : "Comédie-Française, 1680" En termes fort gracieux, l'administrateur général annonçait à Amédée qu'il avait lu avec le plus grand plaisir son drame en vers, intitulé *L'Atelier*, et qu'il espérait que le comité de lecture ferait à cet ouvrage le meilleur accueil.

— Trop tard ! — pensa le jeune poète en déchirant l'autre enveloppe.

Cette seconde lettre portait l'adresse d'un notaire de Paris et prévenait M. Amédée Violette que M. Isidore Gauvre, directeur du *Crédit des Paroisses*, étant mort sans laisser de testament, il aurait à recueillir, en sa qualité de nouveau défunt, une part d'héritage encore difficilement appréciable, mais qui ne pourrait être moindre de deux cent cinquante à trois cent mille francs.

Succès et fortune ! Tout, à la fois, lui tombait du ciel ! Amédée eut d'abord un vertige, un éblouissement de surprise. Mais, devant ces faveurs inespérées de la fortune, qui ne lui donnaient pas le pouvoir de réparer son malheur, le noble poète sentit alors profondément que la richesse ni même la gloire ne valent un grand sentiment ou un beau rêve, et, tout énorv par l'ironie de sa destinée, il partit d'un strident éclat de rire.

III

Feu M. Violette père ne s'était pourtant pas trompé, autrefois, quand il supposait M. Gauvre capable de déshériter sa famille au profit de sa servante. Mais Bérénice avait manqué de patience. Le turban et la barbe en fourche d'un irrésistible sergent major aux zouaves de la garde avaient enlevé la belle fille. Un dimanche que M. Gauvre, selon son immuable usage, chantait les vêpres à Saint-Sulpice, il s'aperçut que, pour la première fois de sa vie, il avait oublié sa tabatière. Or, pour l'hypocrite personnage, les saints offices n'étaient supportables que fréquemment coupés par une bonne prise. Au lieu donc d'attendre la bénédiction finale et d'aller ensuite faire son habituelle promenade sur les quais, il quitta sa stalle de fabricant, revint inopinément rue Servandoni, et surprit Bérénice en tendre conversation avec le militaire. La colère du bon dieu sard fut impitoyable. Il chassa la Normande avec ignominie, déchira le testament qu'il avait fait en sa faveur, et quelques semaines après, étouffé par une indigestion de moules à la marinière, il laissait, malgré lui, tout son bien à ses héritiers naturels.

Amédée, dont le drame, reçu par les Comédiens Français, ne devait être joué qu'au printemps, et à qui le notaire chargé de liquider la succession de M. Gauvre avait remis une provision de quelques mille francs, Amédée, toujours bien triste et ne se sentant pas le courage d'assister au mariage de Maurice et de Maria, voulut du moins jouir un peu de sa nouvelle fortune et de l'indépendance qu'elle lui donnait. Il démissionna de sa place et partit à son tour l'Italie, dans l'espoir de dissiper son chagrin...

Ah ! ne voyagez pas avec une peine dans le cœur ! Ne vous endormez pas, avec l'écho d'un nom trop cher dans la pensée, du demi-sommeil des nuits de wagon, si fiévreux et plein de cauchemars ! Amédée en souffrit tout le supplice. Au milieu du fracas continu des ferrailles, il croyait entendre passer des voix lamentables, désespérées, qui criaient longuement, le nom de la bien-aimée perdue. Parfois le tumulte s'apaisait un peu, les freins, les ressorts, les roues, toute la furieuse machine de fonte et d'acier semblait comme lasse de hurler, et sourdissait son rythmique galop, et le voyageur, rudement bercé, distinguait alors, dans le tapage diminué, une phrase de musique, d'abord confuse, semblable à un gémissement lointain, puis plus précise, mais toujours la même, obsédante, cruellement monotone ; et c'était le fragment d'une chanson que Maria chantait jadis, quand ils étaient enfants tous les

deux. Soudain, un lugubre coup de sifflet retentissait et se prolongeait à travers la nuit ; l'express s'engouffrait avec rage dans un tunnel ; sous la voûte sonore, l'effroyable concert redoublait, s'exaspérait ; et, parmi encore, Amédée percevait un bruit distinct, régulier, pareil à celui des marteaux dans une forge de cyclopes, et chacun de leurs coups énormes lui faisait douloureusement sauter le cœur.

Ah ! ne voyagez pas, et surtout ne voyagez pas seul, si vous avez du chagrin ! Qu'elle est hostile alors, qu'elle est inhospitalière, la première sensation qu'on éprouve en arrivant dans une ville inconnue ! Amédée dut alors subir l'ennuyeuse attente des bagages dans une gare banale, les taquineries de l'octroi, l'entassement hâtif, dans un omnibus, des voyageurs éreintés et se jetant des regards de soupçon et de mauvaise humeur, la réception, sur le perron de l'hôtel, par l'inévitable portier suisse, à casquette galonnée, écorchant tous les baragouins de l'Europe, assuilli par les arrivants, et qui s'embrouille dans les "yes, sir," les "ja, wohl," et les "si, signor." Touriste sans expérience, Amédée, qui ne traînait pas une douzaine de malles après lui et n'avait pas l'air riche et insolent, fut expédié d'instinct, par le suisse polyglotte, dans une chambre au quatrième, donnant sur le puits d'air, et si lugubre, qu'en se lavant les mains il eut peur de tomber malade dans un pareil trou et d'y mourir sans secours. Pour le rasséréner, un avis en quatre langues, pendu à la muraille, l'engagea à déposer au bureau de l'hôtel tout ce qu'il pouvait avoir de précieux, absolument comme s'il eût pénétré dans une forêt infestée de brigands, et, de plus, le sévère écriteau l'avertit qu'on le considérait lui-même comme un filou probable et que sa note lui serait impitoyablement présentée tous les cinq jours.

Elle commençait pour lui, l'assommante existence de chemin de fer et de table d'hôte. Il allait être trimbalé de ville en ville, ainsi qu'un sac de blé ou un tonneau de vin ; il allait loger dans des auberges prétentieuses et monumentales, où il serait numéroté comme un forçat ; rejoindre toujours, de salle à manger en salle à manger, la même famille d'Anglais carnivores, avec laquelle il aurait pu faire le tour du monde sans échanger seulement un salut ; absorber tous les jours le poisson fade, le poisson avancé, la viande coriace et le bordeaux insipide, qui ont un caractère pour ainsi dire international ; et surtout il allait avoir l'horreur, chaque soir, en rentrant se coucher, de parcourir ces uniformes et désolants corridors durement éclairés au gaz, où vous tombez sur les épaules la tristesse des phalanstères, et où, devant les portes fermées, des paires de chaussures cosmopolites — lourds souliers à clous d'alpinistes, ignobles bottes d'Allemands, bottines conjugales de milord et de milady, qui font songer par leur dimension aux époques des géants troglodytes — attendent, avec un air fatigué, le décrocteur matinal.

En Italie, l'imprudent Amédée était destiné à toutes les lassitudes, à toutes les déceptions, à toutes les nostalgies du touriste solitaire. Devant les monuments fameux, les sites célèbres, qui posent depuis des siècles pour les peintres et les conteurs d'impressions de voyage, et qui sont passés, en quelque sorte, à l'état de vieux modèle et de matière à développement littéraire, Amédée éprouva cette sensation de "déjà vu," ce manque d'étonnement, qui paralyse la faculté d'admirer. Oserons-nous le dire ? Le dôme de Milan, cet énorme carquois de flèches de marbre blanc, ne l'émut pas ; il resta froid devant le sublime fouillis de bronze du Baptistère de Florence, et, à Pise, la Tour Penchée lui fit l'effet d'une simple mystification. Dans les musées, dans les silencieuses galeries, il marcha pendant des kilomètres, saturé d'art, soulé de chef-d'œuvre, et il s'aperçut avec dégoût qu'il ne pouvait supporter douze Adorations des Bergers et quatorze Descentes de Croix consécutives, fussent-elles signées des noms les plus glorieux. Les scènes de martyre et de supplice, tant de fois répétées, lui étaient particulièrement antipathiques, et il prit surtout en grippe, plus encore même que le sempiternel Saint Sébastien percé de javelots, un certain moine, toujours représenté à genoux et en prière, avec une hache plantée dans sa tonsure.

Son attention émuée et dépravée ne discernait plus, dans une œuvre d'art, que l'aspect désagréable, le côté fâcheux. Des Primitifs adorablement naïfs, il ne voyait que le dessin enfantin et barbare, et trouvait un ton monotone de jaune d'œuf aux coloristes : les plus prestigieux.

Il voulut quand même fouetter ses sensations, voir de l'extraordinaire. Il courut vers Venise, vers le silencieux paysage de ciel, de marbre et d'eau. Mais là, une fois encore, la réalité lui parut inférieure à son rêve. Devant Saint-Marc et les Procuraties, il ne reçut pas le coup de surprise, la secousse d'enthousiasme qu'il désirait. De toutes ces merveilles il avait aussi, pour son malheur, trop lu de descriptions, trop vu d'images plus ou moins fidèles ; et, dans son désenchantement, il se rappela un abat-jour qui, jadis, chez ses parents, avait beaucoup excité son imagination d'enfant, un méchant abat-jour de carton bleu, sur lequel était imprimée une fête nocturne à Venise, avec une série de piqûres d'épingle pour figurer les illuminations du Palais ducal.

Encore une fois, ne voyagez jamais, et surtout n'allez pas à Venise, seul et sans amour ! Pour les jeunes époux en pleine lune de miel, pour un couple d'amants faisant l'école buissonnière, la gondole est un boudoir flottant, un nid sur les eaux, comme celui des alcyons ; mais pour le mélancolique qui s'étend sur les coussins noirs de la barque sombre, la gondole est un cercueil.

Dans les derniers jours de janvier, Amédée revint subitement à Paris. Il n'aurait pas à y revoir tout de suite Maurice et sa jeune femme qui étaient mariés depuis un mois et devaient rester dans le Midi jusqu'à la fin de l'hiver, et il était appelé d'ailleurs pour les répétitions de son drame. Le notaire qu'il avait chargé de ses intérêts lui remit alors douze mille livres de rentes en bonnes valeurs, c'est-à-dire la large aisance, le travail sans hâte et sans concessions au vulgaire, la liberté de faire de l'art pur et désintéressé. Le jeune poète, qui se meubla un élégant logis de célibataire dans une vieille et belle maison du quai d'Orsay, rechercha quelques anciens camarades, — entre autres Paul Sillery, qui prenait, dans le journalisme, une place distinguée, — reparut un peu dans le monde, se réconcilia tout doucement avec la vie.

Sa première visite avait été pour la mère de Maurice. Il fut bien aise de trouver Mme Roger attristée, sans doute, mais résignée au mariage de son fils. Il se rendit ensuite à Montmartre pour embrasser Louise et maman Gérard, qui le reçurent avec de grandes effusions. Elles n'étaient plus aussi gênées. Maurice, très généreux en matière d'argent, avait voulu venir en aide à la famille de sa femme ; Louise donnait en ce moment des leçons convenablement rétribuées ; et Mme Gérard put refuser, avec quelques larmes de reconnaissance, l'offre du poète qui lui ouvrait filialement sa bourse. Il dîna comme autrefois chez ses vieilles amies, et elles eurent le tact de ne pas trop lui parler des jeunes époux ; mais, à table, il y avait une place vide. Il fut resaisi par le souvenir de l'absente et rentra chez lui, ce soir-là, le cerveau rempli de papillons noirs.

Les études de sa pièce, qui venaient de commencer à la Comédie-Française, les longues séances au théâtre, les changements et les retouches à improviser du jour au lendemain, fournirent une utile distraction, un puissant dérivatif aux chagrins d'Amédée Violette. Mais *L'atelier*, joué dans la première semaine d'avril, n'obtint qu'un succès d'estime. Ce milieu populaire, ces sentiments simples et rudes, l'amoureuse en robe d'indienne, le père noble en bourgeron et en coiffe bleue, ces fêtes vers où, çà et là, sonnait hardiment un mot de l'argot des faubourgs, surtout un décor représentant une usine en pleine activité, avec son gronillement de travailleurs, ses machines en mouvement et jusqu'au hoquet continu de la vapeur, déplurent aux gens du monde et les choquèrent. Cela les changeait trop brusquement des luxueux salons à trois portes, des personnages titrés, des déclarations d'amour murmurées à la grande coquette en toilette-annonce par le jeune-premier s'accoudant au piano avec des grâces de "premier aux cravates". D'ailleurs, Jocquelet, dans son rôle de vieil artisan, fut empha-

tique et exagère, et une débuante laide et médiocre, échoua piteusement. La critique, généralement routinière, fut peu gracieuse, et les moins gracieux condamnèrent la tentative d'Amédée en la qualifiant d'honorable effort. Il y eut même quelques éreintements ; et une ancienne Chevelure du café de Séville, échouée dans le feuilleton, — précisément le romancier macabre qui décrivait autrefois des viols de sépulture, — écrasa l'auteur de *L'Atelier* d'un article ultra-classique, où il criait au réalisme et prenait à témoins de son indignation tous les bustes et toutes les perruques de marbre du foyer.

Chose singulière ! Amédée se consola de son échec assez facilement. Il n'avait pas les qualités nécessaires pour réussir au théâtre ? Eh bien, voilà tout. Il y renoncerait. Ce n'était pas un grand malheur, en somme, d'abandonner un art qui est le plus difficile de tous, mais non pas le premier, et qui ne permet guère au poète de se mouvoir dans sa libre fantaisie. Amédée se remit à faire des vers pour lui seul, pour sa propre satisfaction, à s'enivrer de rythmes et d'images, à cueillir avec une douloureuse volupté les fleurs de mélancolie que sa peine d'amour avait fait éclore dans son âme.

Cependant l'été était venu : Maurice rentra à Paris avec sa femme, qui lui avait donné à Nice un petit garçon, et Amédée dut aller les voir, bien qu'il fût certain d'avance que cette visite lui ferait mal.

Le peintre amateur, plus joli homme que jamais et vêtu de son veston rouge accoutumé, était seul dans son nouvel atelier, qu'il avait orné et même encombré de luxueux et amusants bibelots. L'insouciant jeune homme reçut son ami comme si rien ne s'était passé entre eux, et après les embrassades, les questions sur les amis dispersés, sur les événements arrivés depuis leur dernière séparation, on alluma des cigarettes.

— Eh bien, où en es-tu ? demanda le poète. — Tu avais de grands projets de travail. Tes tu mis à la besogne ? As-tu beaucoup d'esquisses à me montrer ?...

— Ma foi ! non. Presque rien. Tu sais, là-bas, je me suis laissé vivre, j'ai fait le lézard au soleil... C'est très occupant, le bonheur. J'ai été bêtement heureux.

Et posant sa main sur celle de son ami assis auprès de lui, il ajouta dans une brève rêverie :

— Un bonheur que je te dois pourtant, mon bon Amédée...

Mais Maurice disait cela légèrement, par acquit de conscience. Se rappelait-il, s'était-il même jamais douté que le poète avait été si malheureux à cause de ce bonheur, qu'il pouvait l'être encore ?

Un coup de sonnette retentit.

— Ah ! — s'écria joyeusement le maître de la maison. — C'est Maria qui revient de promener son bébé au Luxembourg. Il aura six semaines lundi prochain, ce citoyen-là, et tu vas voir comme il est beau déjà, mon petit bonhomme.

Amédée sentit l'émotion qui lui serrait la gorge. Il allait donc la revoir, la revoir épouse et mère à présent, toute autre sans doute.

Elle parut, soulevant de la main une tapisserie, et, derrière son épaule, on apercevait le bonnet et le visage rustique d'une nourrice. Point changée, non ! nullement changée ; mais l'amour heureux, la première maternité, l'existence riche et heureuse, avaient épanoui sa beauté, que paraît encore une fraîche et charmante toilette. En reconnaissant Amédée, elle rougit d'abord, et il songea tristement que sa présence ne devait réveiller chez la jeune femme que de pénibles souvenirs.

— Embrassez-vous donc, les vieilles connaissances ! — dit en riant le peintre, avec cet air d'homme aimé et sûr de lui, ce ton de propriétaire permettant de tirer un lapin dans sa garenne, que prennent volontiers les maris.

Mais Amédée se contenta d'un baiser sur le gant, et le regard par lequel Maria le remercia de sa réserve fut pour lui une souffrance de plus. Pourtant elle lui était reconnaissante, elle lui souriait avec bonté.

— Ma mère et ma sœur, — lui dit elle gracieusement — ont souvent le plaisir de votre visite, monsieur Amédée... Comme autrefois, vous vous rappelez... J'espère bien que vous ne

voudrez pas faire de jaloux, maintenant que nous voilà de retour, Maurice et moi.

"Maurice et moi !"... Sa voix était devenue très douce, ses yeux s'étaient tournés tendrement vers son mari, en prononçant ces simples mots !... "Maurice et moi !"... Ah ! cela ne faisait qu'un ! Comme elle l'aimait ! Comme elle l'aimait !

Alors il fallut qu'Amédée admirât le nouveau-né, réveillé, sur les bras de la nourrice, par la bruyante joie de son père. Du fond des dentelles, l'enfant ouvrit ses yeux bleu faïence, ses yeux sérieux comme ceux d'un vieillard, et serra faiblement, dans toute sa petite menotte, douce comme une peau de poulot, le doigt que lui présentait le poète.

— Comment l'appellez-vous ? — demanda celui-ci, fort en peine de dire quelque chose.

— Maurice, comme son père, — répondit vivement Maria qui mit encore dans ses paroles toute une explosion d'amour.

Amédée n'en pouvait plus. Il trouva un prétexte quelconque pour se retirer, promit qu'on le reverrait bientôt, put s'enfuir enfin.

— Je ne reviendrai pas souvent là ! se dit-il dans l'escalier, furieux contre lui-même d'avoir à retenir un sanglot.

Il y revint cependant, et toujours pour y souffrir. C'était lui qui avait fait ce mariage. Il aurait dû se souvenir que Maurice, assagi, même un peu alourdi par le bien-être conjugal et la paternité, ne menaçait pas de redevenir le mauvais sujet d'autrefois. Mais, au contraire, le spectacle de cet intérieur, l'air de bonheur de Maria, les allusions qu'elle faisait parfois à sa reconnaissance pour Amédée, surtout les façons pacholessques de Maurice dans son ménage, sa manière de parler à sa femme comme un maître indulgent à une esclave joyeuse d'obéir, causaient au père du déplaisir et de l'énerverment. Il sortait toujours de chez les Roger, mécontent de lui-même, irrité contre les mauvais sentiments qui l'agitaient dans son cœur, honteux d'aimer la femme d'un autre, la femme de son vieux camarade, gardant quand même son besoin d'amitié pour Maurice et ne pouvant jamais le revoir sans un mouvement de rancune secrète et de sourde envie.

Il parvint pourtant à espacer ses visites au jeune ménage, il tâcha de mettre dans son existence un autre intérêt de cœur. Homme de loisir, à présent, — car sa petite fortune lui permettait de ne plus travailler qu'à ses heures, d'attendre la visite de l'inspiration, — il retourna dans le monde et dans tous les mondes, traversa les milieux les plus divers, salons, coulisses bohème. Il y flâna beaucoup, y perdit son temps, intéressé par toutes les femmes, dupe de son imagination tendre, dépendant toujours trop de sensibilité dans des fantaisies, prenant ses sentiments pour de l'amour, et il crut aimer plusieurs jeunes filles.

Ainsi se traîna sa vie. Il travaillait un peu, rêvait beaucoup, gaspillait sa jeunesse en infructueuses tentatives d'amour. Il allait le moins possible chez Maurice Roger, qui, décidément, tournait au bon mari, s'acquinait dans son ménage, faisait joujou avec son petit garçon. Mais, chaque fois qu'Amédée avait revu Maria, c'était pour lui plusieurs jours de découragement, de vague tristesse, de travail impossible.

— Allons ! — murmurait-il en jetant sa plume, quand, entro sa pensée et la page, surgissait l'image de la jeune femme, — allons ! je suis incurable ; je l'aime toujours.

Dans l'été de 1870, Amédée, las de Paris, songeait à un nouveau voyage, et il était sur le point d'aller revoir, l'infortuné ! les portiers suisses parlant plus de langues que Pic de la Mirandole, et les paires de chaussures mélancoliques dans les corridors d'hôtels, lorsque la guerre éclata. Le passage du poète au milieu des Barbes révolutionnaires du café de Séville et des cravates parlementaires du salon de la comtesse Fontaine l'avait à jamais dégoûté de la politique. Aussi s'était-il fort peu soucieux des ministères libéraux, du plébiscite et des différentes phases de la maladie dont mourait le second empire. Mais Amédée était un bon Français. Le viol de la frontière, les premières batailles perdues, lui firent monter à la face la rougeur brûlante de l'outrage. Quand Paris fut menacé, il de-

manda une arme comme les autres, et, bien qu'il n'eût point l'âme militaire, il s'était juré de faire son devoir, tout son devoir. Le jour où il vit passer, au beau soleil de septembre, le képi d'or de Trochu parmi les baïonnettes, ils étaient là quatre cent mille Parisiens comme lui, pleins de bonne volonté, qui avaient mis, comme un fleur, au canon de leur fusil, leur résolution de bien mourir. Ah ! misère de la défaite ! Tous ces braves gens devaient seulement, pendant cinq mois, piétiner sur place et manger de la charogne. Que le bon Dieu pardonne aux timides et aux bavards ! Hélas ! hélas ! Pauvre vieille France ! Après tant de gloire ! Pauvre France de Jeanne d'Arc et de Napoléon.

IV

Il y avait près de trois mois que durait le grand siège. Le 30 novembre, on avait livré une bataille sur les bords de la Marne ; puis, pendant vingt quatre heures, l'action avait paru se ralentir, et il était tombé beaucoup de neige ; mais on prétendait que la journée du 2 décembre serait décisive.

Ce matin-là, le bataillon de marche de la garde nationale dont faisait partie Amédée Violette était sorti pour la première fois, avec l'ordre de se tenir simplement en réserve, en troisième ligne, sous le canon d'un fort, dans une plaine hideuse de l'est de Paris.

Quant à Maurice Roger, il avait, dès le début de la campagne, envoyé en province sa mère, sa femme et son enfant, et, portant le double galon d'or du lieutenant sur sa veste de mobile, il était maintenant aux avant-postes, auprès du vieil ami de son père, du colonel Lantz.

Maurice Roger, détaché de son bataillon auprès du colonel Lantz, faisait son devoir en vrai fils de soldat qu'il était, suivant son chef dans les postes les plus périlleux, et, lui non plus, ne baissait la tête ni ne courbait les épaules au sifflement des obus. C'était un sang vraiment militaire qui coulait dans ses veines, et ce voluptueux ne craignait pas la mort. Mais la vie en plein air, l'absence de sa femme, l'état d'excitation produit par la guerre, et cette hâte de jouir commune à presque tous ceux qui risquent leur vie, avaient brusquement réveillé son tempérament de coeur et de libertin. Quand son service lui permettait de rentrer dans Paris et d'y passer vingt-quatre heures, il en profitait pour dîner au champagne, chez Brébant ou chez Voisin, pour manger les plats de luxe de cette époque-là, tels que des haricots, du fromage de gruyère et le rarissime gigot d'un mouton élevé secrètement, depuis trois mois, au cinquième étage, dans une chambre de bonne.

Cette rencontre donna au poète un crève-cœur de plus. C'était donc pour un tel époux que Maria, réfugiée dans quelque trou de province, était certainement dévorée d'alarmes, à cette heure ; c'était pour cet incorrigible viveur qu'elle avait dédaigné son ami d'enfance, méprisé le plus tendre, le plus délicat, le plus fidèle des amours.

Afin de tuer le temps, de fuir la solitude, Amédée était retourné au café de Séville, mais il n'y avait revu qu'un faible groupe de ses connaissances d'autrefois.

Bientôt las de tous ces bavards et de tous ces aliénés, Amédée ne retourna plus au café de Séville. Il vécut seul, le Parisien du siège, s'enfonçant toujours davantage dans son dévouement, et jamais peut-être il ne l'avait senti peser plus lourdement sur ses épaules que ce matin du 2 décembre, dernière journée de la bataille de Champigny, tandis qu'il se promenait tristement devant les faisceaux de son bataillon.

Ce ciel bas où se pressaient des nuages funèbres et chargés de neige, ce bruit obsédant des coups de canon, ce paysage fangeux, ces masures écroulées, ces soldats vaincus et grelottants sous des haillons, tout cela jetait le poète dans la plus sombre des rêveries.

Ainsi, le genre humain, vieux de tant de centaines de siècles, de milliers de siècles peut-être, en était encore là ! A la haine, à la guerre absurde, au meurtre fratricide ! Le progrès ? La civilisation ? Des mots ! Jamais un repos, une halte durable dans la paix, dans la fraternité, dans l'amour ! Tou-

jours la brute primitive reparaissant, le droit du plus fort tenant sous ses griffes de bête fauve le blanc cadavre de la Justice ! A quoi donc avaient servi tant de religions, de philosophies, tous les nobles rêves, tous les grands essors de la pensée vers le bien, vers l'idéal ? C'était donc vrai, cette horrible doctrine des pessimistes ! Nous étions donc pareils aux animaux, éternellement condamnés à nous entre-tuer pour vivre ! Si c'était cela, l'existence de l'homme, c'était à y renoncer de dégout, à vomir son âme !

Cependant la canonnade redoublait, et à son grondement tragique se mêlait à présent le pétilllement grêle et sec de la mousqueterie. Au-delà d'un coteau boisé qui bornait la vue vers le sud-est, une fumée blanche, très épaisse, répandue sur tout l'horizon, montait dans le ciel gris, continuellement. Le combat venait de recommencer là-bas, et l'affaire devait être chaude ; car, bientôt les voitures d'ambulance—prolonges traînées par des cavaliers du train, omnibus mis en réquisition—commencèrent à défiler. Elles étaient pleines de blessés, dont on entendait au passage les geignements plaintifs. On avait entassé les moins gravement atteints dans les omnibus qui allaient au pas ; mais la route avait été défoncée par les mauvais temps, et le ballonnement de ces têtes, douloureusement secoués à chaque ornière, faisait mal à voir. Pourtant, dans les longues et étroites charrettes des équipages militaires, le profil des mourants étendus sur des matelas ensanglantés était encore plus lugubre. L'affreux convoi de chair meurtrie se dirigeait lentement vers la ville, vers les hôpitaux. Mais, à cent pas de la position occupée par les gardes nationaux, les voitures s'arrêtaient parfois devant une maison où l'on avait établi une ambulance provisoire, et y déposaient leurs blessés les moins transportables. L'air malsain, mais si puissant, qu'exercent sur l'homme les spectacles horribles, poussa jusque-là Amédée Violette. Cette maison, épargnée par le bombardement et protégée du pillage et de l'incendie par le drapeau de Genève, offrait le type du petit vide bouteille, rêve que réalise tout boutiquier après fortune faite. Rien n'y manquait, ni les lions de faïence du perron, ni le jardinet à boule de verre étamé, ni le bassin en rocaille pour les poissons rouges. Par les chaudes journées du dernier été, le regard des passants avait dû surprendre bien souvent sous cette tonnelle des bourgeois en bras de chemises et des femmes en robe claire mangeant un melon en famille. L'imagination du poète coureur de banlieue, évoquait déjà ce tableau des dimanches parisiens, quand tout à coup, à une fenêtre ouverte du premier étage, parut un jeune aide-major, le képi en arrière, s'essuyant les mains à son tablier taché de rouge. Il se pencha vivement au dehors, et, s'adressant à un infirmier militaire qu'Amédée n'avait pas aperçu d'abord et qui découpait du linge sur la table du jardin :

—Eh bien, Vidal, sacré lambin,—cria-t-il avec impatience, —et ces bandes !... Est ce pour aujourd'hui ou pour demain, nom de Dieu !

—Place, s'il vous plaît ! —dit, au même instant, une voix douce, tout près d'Amédée, qui se rangea pour livrer passage à deux brancards que portaient quatre frères de la doctrine chrétienne.

Mais le poète eut un geste et un cri d'effroi et de surprise. Dans les deux blessés sans connaissances portés par les Ignorantins, il venait de reconnaître Maurice Roger et le colonel Lantz.

Frappés tous les deux, oui ! mortellement. Il n'y avait pas une heure de cela.

Le médecin, qui était déjà sur le seuil de la porte, revint près du brancard où gisait le vieil officier et se pencha vers lui.

—Vous voulez me dire quelque chose ? —lui demanda-t-il.

Le vieux Lantz, sans bouger la tête, tourna vers le chirurgien un regard triste, oh ! triste infiniment, et, d'une voix perceptible à peine, d'une voix de fantôme, il murmura :

—Trois filles... à marier... Trois... Sans dot... Trois... trois !...

Puis il poussa un soupir profond. Ses prunelles bleues pâ-

lirent, remontèrent un peu sous la paupière supérieure, devinrent fixes et vitreuses. Le colonel Lantz était mort.

Ne désespère pas, vieille France militaire ! Tu en auras toujours sous tes drapeaux, de ces soldats au cœur simple, dévoués d'avance au sacrifice, prêts à te servir pour un morceau de pain et à mourir pour toi en te léguant avec confiance leurs veuves et leurs orphelins ! Ne désespère pas, vieille France de la Guerre de Cent Ans et de Quatre-vingt-douze !

Les Frères, portant le brassard blanc à croix rouge qui tranchait sur leur robe noire, s'étaient agenouillés autour du cadavre et priaient tout bas. L'aide-major remarqua seulement alors Amédée Violette, immobile dans un coin de la chambre.

— Que faites-vous ici, vous ? — lui dit-il avec brusquerie.

— Je suis l'ami de ce pauvre officier, — répondit Amédée en montrant Maurice évanoui.

— Soit ! restez auprès de lui. S'il demande à boire, vous avez de la tisane... là, sur le poêle. Vous, messieurs, — ajouta le chirurgien, en s'adressant aux Ignorantins, qui se relevaient avec un dernier signe de croix, — vous retournez là bas, je suppose ?

Il inclina le front silencieusement ; le plus âgé des Frères ferma les yeux du mort, et l'aide-major sortit avec eux, en disant d'un ton de mauvaise humeur.

— Tâchez donc de m'en rapporter d'un peu moins abîmés.

Car Maurice Roger se mourait, lui aussi. Sa chemise était toute rouge sous sa vareuse déboutonnée, et un filot de sang coulait de son front sur sa moustache blonde ; mais il était encore beau sous sa couleur de marbre. Amédée prit avec précaution un des bras du blessé qui pendait, et le replaça sur le brancard en gardant la main de son ami dans la sienne. A ce contact, Maurice s'agita faiblement et finit par entr'ouvrir les yeux.

— Ah ! que j'ai soif ! — gémit-il.

Le poète alla chercher le pot de tisane, se pencha sur le malheureux pour le faire boire. Alors le regard de Maurice eut une expression de surprise. Il reconnaissait Amédée.

— Toi, Amédée ! Où suis-je donc ?

Il fit un vain effort pour se soulever ; sa tête tourna légèrement à droite, et il vit, à deux pas de lui, le cadavre de son vieux chef, les paupières closes, le visage apaisé déjà par les premières minutes du parfait repos.

— Mon colonel !... — dit-il. — Ah ! je comprends... Je me souviens... Comme ils fuyaient !... Bougres de lâches !... Mais toi, Amédée ?... Pourquoi toi, ici ?

Et devant les larmes que son ami ne pouvait retenir :

— Fichu, n'est-ce pas ? — murmura-t-il.

— Non ! non ! — s'écria chaleureusement Amédée. — On va te penser tout à l'heure... Le docteur va revenir... Du courage, mon bon Maurice ! Du courage !

Mais, tout à coup, le blessé eut un grand frisson, claqua des dents, et dit de nouveau avec un affreux grelottement des lèvres :

— J'ai soif !... A boire, mon ami ?... Donne-moi à boire !...

Quelques gorgées de tisane le calmèrent un peu. Il ferma les yeux, comme pour se reposer ou se recueillir. Mais une minute après, il les rouvrit, les fixa sur le visage de son ami, et lui dit d'une voix qui s'éteignait :

— Tu sais... Maria, ma femme... Epouse-la... Elle et mon fils... je te les confie...

Puis, sans doute épuisé par la fatigue d'avoir prononcé ces paroles, il parut s'affaïsser et s'engourdir sur le brancard dont la toile était maintenant toute imbibée par le sang qu'il avait perdu. Un instant après, il se mit à haleter. Amédée, à genoux près de Maurice, pleurait sur sa main, et, dans l'intervalle que séparait chaque hoquet du râle de l'agonisant, il entendait toujours, là-bas, du côté de la bataille, le grondement interrompu du canon, qui en tuait d'autres.

V

Les feuilles tombent.

Cette après-midi d'octobre est d'une sérénité délicieuse. Pas un nuage dans l'azur cendré du ciel, où le soleil, qui a répandu depuis le matin une pure et harmonieuse lumière, commence à décliner majestueusement, tel qu'un bon roi vieillissant après un règne long et prospère. Que l'air est léger ! qu'il est calme et frais ! C'est assurément la plus belle journée de ce bel automne. Là bas, au fond de la vallée, la rivière criblée d'étoiles semble d'argent liquide, et les bois qui couronnent les coteaux sont d'or fauve et de cuivre ardent. Le lointain panorama de Paris, grandiose et charmant, avec tous ses édifices illustres et son dôme des Invalides brillant comme une orfèverie, borne l'horizon. Ainsi qu'une femme tendre et coquette, qui veut être regrettée, adresse à son ami, au moment du départ, son plus enivrant sourire, l'arrière-saison s'est parée, pour un de ses derniers jours, de toute sa splendide douceur.

Mais les feuilles tombent !

A Meudon, dans le jardin de la maison de campagne où il habite depuis huit ans, Amédée Violette, qui a épousé, peu de temps après la guerre, la veuve de Maurice, et qui maintenant a dépassé la trentaine, se promène seul sur la terrasse plantée de tilleuls à demi dépouillés, devant l'admirable paysage d'automne.

Il est célèbre. Il a beaucoup travaillé et fondé sur des livres sincères sa réputation de poète. Très jaloux sans doute et souvent encore traité avec injustice, mais estimé pour la dignité de sa vie que le souci de l'art remplit tout entière, il occupe dans les lettres une place d'élite. Bien que modestes, ses ressources suffisent à l'affranchir des triviales préoccupations. Vivant loin du monde, dans l'étroite intimité de ceux qu'il aime, il ne connaît pas les misères de l'ambition et de la vanité. Amédée Violette devait être heureux.

Son vieux camarade Paul Sillery, qui est venu ce matin déjeuner à Meudon, Paul Sillery, condamné à l'effort quotidien, à l'existence énervante et sans repos du journaliste a poussé un gros soupir, une fois assis dans le wagon qui le ramenait vers Paris, vers le labeur forcé, vers l'article à bâcler pour le lendemain au milieu du tapage et des blagues du bureau de rédaction, à côté du cigare interrompu et posé sur le bord de la table.

Ah ! cet Amédée n'est pas à plaindre. De l'aisance, un intérieur, une famille. Il n'est pas obligé, lui, de se dépenser en petite monnaie, de disperser son talent en plomb de chasse. Il a tout le loisir de s'arrêter quand il ne se sent pas en train, de penser avant d'écrire, de faire de bonnes choses. Ce n'est pas étonnant parbleu ! qu'il produise de véritables œuvres d'art des livres de sympathie et de vérité, dans l'atmosphère d'affection où il s'épanouit. D'abord, il adore sa femme, c'est facile à voir, et il s'est habitué à considérer comme son fils ce petit Maurice, ce gentil gamin de dix ans, si élégant et si déluré sous ses longs cheveux d'infant royal. Assurément, on devine chez Mme Violette un inoubliable chagrin, quelque chose de mort et de brisé. Mais quel bon et reconnaissant regard elle tourne sans cesse vers son mari ! Est-il encore rien de plus touchant que cette Louise Gérard, cette excellente vieille fille, l'âme de la maison, qui trouve moyen d'y faire régner l'ordre gracieux et le bien-être élégant, tout en entourant de soins dévoués la maman Gérard, l'aïeule paralytique ? Certes, Amédée a bien arrangé sa vie. Il aime et il est aimé ; il s'est créé pour son esprit et pour son cœur, de sûres et chères habitudes. Al-lons ! c'est un heureux et c'est un sage.

Tandis que Paul Sillery, enfoncé dans son coin de wagon, se laisse entraîner ainsi à envier presque son ami, Amédée, retenu par le charme de ce beau jour qui s'achève, se promène à pas lents et s'attarde sous les tilleuls de la terrasse,

Autour de lui les feuilles tombent !

Une très faible brise vient de se lever. Le bleu du ciel pâlit un peu. Là-bas, dans le faubourg de Paris le plus proche, les

fenêtres commencent à flamboyer sous les rayons obliques du soleil couchant. Voici bientôt le soir ; et sur le tapis de feuilles mortes qui craque sous le pas du poète, d'autres feuilles tombent. Elles tombent, rarement, lentement, mais continuellement. La gelée de la nuit dernière les a tout à fait brûlées. Sèches et couleur de rouille, elles ne tiennent plus aux arbres qu'à peine, et, si léger que soit le souffle du vent qui passe, il les cueille l'une après l'autre. Se détachant de la branche, tournoyant un instant dans la lumière dorée et rejoignant enfin, avec un petit bruit triste, leurs sœurs déjà flétries qui jonchent le sable de l'allée, les feuilles tombent, les feuilles tombent !

Amédée de Violette est pénétré de mélancolie.

Il devrait être heureux. Que peut-il reprocher à la destinée ? N'a-t-il point pour femme celle qu'il voulait, qu'il a toujours souhaitée ? N'est-elle pas pour lui la plus douce, la meilleure des compagnes ? Oui ! mais il sait bien qu'elle n'a consenti à l'épouser que pour obéir à l'ordre suprême de Maurice ; il sait bien que le cœur de Maria est enseveli dans la tombe du soldat tué à Champigny. En elle se cache une secrète chapelle de regrets, où Amédée n'est pas et ne sera jamais admis, et où veille constamment comme une lampe de sanctuaire, le souvenir du mort adoré, du père de son unique enfant, du héros qui s'est arraché de ses bras pour offrir son sang à la patrie. Amédée peut être certain de la reconnaissance, du dévouement de sa femme ; il n'aura jamais son amour. Rival posthume, Maurice se dresse entre elle et lui. Ah ! ce Maurice ! Il l'a cependant bien peu et bien mal aimée, la pauvre Maria ! Elle devrait se souvenir que sans Amédée elle ne serait pas devenue sa femme. Amédée respecte et admire en Maria cette fidélité du sentiment et de l'illusion. Pourtant, il en souffre. Celle à qui il a donné son nom, son cœur et sa vie, est une inconsolable ; il doit s'y résigner. Remariée, elle reste veuve au fond de l'âme, et c'est en vain qu'elle met des robes claires ; son sourire et ses yeux sont en deuil pour toujours.

Son Maurice ! Comment pourrait-elle l'oublier, quand il revit auprès d'elle dans ce fils, dans ce bel enfant de l'amour, qui se nomme aussi Maurice et dont l'ardent et joli visage offre avec celui de son père une ressemblance si frappante ? Amédée en a le pressentiment : dans quelques années, cet enfant sera un autre Maurice. Le poète n'oublie pas que son ami expirant lui a confié l'orphelin ; il tâche d'être pour lui juste et bon, de le bien élever. C'est même parfois avec un attendrissement amer qu'il retrouve chez cet enfant les traits et les instincts de l'homme qui lui fut si cher et qui lui a fait tant de mal. Mais, malgré tout, il ne peut éprouver les sentiments d'un père pour le fils d'un autre, lui dont l'union est stérile.

Et on l'envie, le pauvre Amédée ! Le peu qu'il a de joie est pourtant mêlé de chagrins et de tristesses ; et il n'ose pas les confier à l'excellente Louise qui les devine pourtant, à Louise dont il soupçonne à présent l'ancien et secret sentiment pour lui, si courageusement étouffé, et qui est le bon génie de son foyer. S'il l'avait comprise, autrefois !... C'était peut-être là le bonheur, le vrai bonheur !...

Les feuilles tombent ! les feuilles tombent !

Après le déjeuner, tout en fumant des cigarettes le long des massifs de dahlias, où les grosses araignées d'or de l'automne ont tîlé leurs toiles, Amédée Violette et Paul Sillery ont parlé tout à l'heure du passé, des camarades de jeunesse. Ce n'est pas non plus un entretien bien gai, car, depuis ce temps-là, il n'y a eu ni Guerre, la Commune, la fin du monde. Que de morts ! que de disparus !

Après le départ de Paul Sillery, Amédée remue encore dans sa pensée bien des choses d'autrefois. Il évoque d'autres figures à demi effacées de sa mémoire : celle de M^{lle} Roger dont il a dû s'éloigner un peu depuis qu'il a épousé Maria, de la mère au deuil tragique chez qui il mène quelquefois le petit Maurice et qui a recueilli et doté les trois filles du colonel Lantz ; et aussi le profil de la jolie Rosine Combarieu, de la camarade d'enfance retrouvée à Bullier et qu'il n'a plus jamais revue depuis cette rencontre. Qu'est-elle devenue, la pauvre

petite ? Amédée espère presque qu'elle est morte... Ah ! comme c'est triste, les vieux souvenirs, en automne, à la chute des feuilles, quand le soleil se couche !

Mais il s'est couché, il a plongé derrière l'horizon ; et, brusquement, tout s'éteint. Sur le paysage assombri, dans le vaste ciel couleur de perle, se répand le frisson funèbre qui succède à l'adieu du jour. Les vapeurs blanches de la ville sont devenues grises ; la rivière est comme un miroir terni. Tout à l'heure, dans le dernier rayon, les feuilles mortes, en tombant, étaient pareilles à une pluie d'or. Maintenant elles semblent une neige noire.

Où sont tes espérances et tes illusions d'autrefois, Amédée Violette ? Tu songes, ce soir, à la fuite des rapides années, aux pâquerettes de cimetières qui commencent à fleurir près de ces tempes. Tu as la preuve aujourd'hui qu'il est impossible en ce monde, l'amour absolument partagé. Tu sais que le bonheur, ou ce qu'on appelle ainsi, n'existe que par à peu près, ne dure qu'une minute, et encore combien il est médiocre, souvent, et comme le lendemain en est amer ! Tu demandes de consolation que de ton art. Accablé par le monotone ennui de vivre, tu ne demandes plus l'oubli qu'à l'ivresse de la poésie et du rêve. Hélas ! ta jeunesse est finie, pauvre sentimental !

Les feuilles tombent ! Les feuilles tombent !

FIN.

MARIAGE PRECOCE

Madame Derville, veuve d'un capitaine de vaisseau, s'était trouvée à vingt ans, libre de ses droits, propriétaire d'une honnête fortune, et mère d'une fille unique à l'éducation de laquelle on la vit consacrer tous ses loisirs. Estelle, dont la jolie figure et les dispositions naturelles inspiraient un vif intérêt, fut jusqu'à l'âge de douze ans, l'objet de toutes les pensées, de toutes les affections de la femme la plus légère, qui semblait avoir renoncé pour sa fille, à ce grand art de plaire dont elle connaissait mieux que personne, tous les secrets. Madame Derville était une de ces sybarites qui préfèrent le plaisir à l'éclat ; et qui trouvent, tout calcul fait, plus de jouissance à se voir entourée dans leur intérieur, de tendres hommages, qu'à se montrer en public environnée d'adorateurs attelés à un char brillant d'où bientôt ils se détachent par honte ou par indifférence.

La belle veuve, soit par amour maternel, soit par un raffinement de la coquetterie, qui veut quelquefois se faire une réputation de sensibilité, ne fut longtemps occupée que de sa chère Estelle, dont elle avait fait un petit prodige de grâce, de gentillesse et de bon ton. Cette dernière était aussi remarquée parmi les jeunes filles de son âge que l'était sa mère au milieu des femmes qui composaient sa société habituelle ; et cette distinction si flatteuse resserrait encore les liens d'affection qui existaient entre la mère et la fille ; elles se croyaient pour jamais inséparables.

Estelle cependant n'était plus cet enfant naïf et crédule à qui l'on pouvait aisément faire croire tout ce qu'on voulait. Douée d'une intelligence active et pénétrante, habituée aux usages du monde et surtout très adulée, Estelle entra dans son adolescence : déjà ce regard observateur, cette douce rêverie d'une âme qui cherche à s'épancher, commençait à remplacer l'enfantillage et l'heureuse étourderie du premier âge ; déjà madame Derville éprouvait de la gêne en présence de sa fille ; il lui fallait souvent répondre à des questions embarrassantes, trouver tel prétexte, déguiser telle démarche ; et cette contrainte à laquelle jamais elle ne fut habituée, la détermina, non sans quelques regrets, à se séparer d'Estelle qui fut mise en pension. Celle-ci ne put dissimuler le chagrin profond qu'elle ressentait de quitter sa mère ; et ce fut que sous la promesse

qu'elle reviendrait auprès d'elle, dès que son éducation serait terminée, qu'on parvint à lui faire supporter cette pénible séparation.

Madame Derville en adoucissait l'amertume, en allant souvent la visiter, en prenant part aux progrès rapides qu'elle faisait. Estelle joignait aux dispositions les plus rares, un travail assidu, l'ambition de briller à son tour, et surtout le désir ardent d'abrégier, par ses succès, le temps qui devait l'éloigner de sa mère. Elle devint bientôt une élève distinguée. Les divers talents qu'elle portait jusqu'à la perfection, et les connaissances en tout genre, qu'elle avait acquises, la mirent promptement en état de repaître dans le monde.

Elle entra alors dans sa quinzième année. La nature, en développant toutes les facultés de son esprit et de son âme, en avait fait une des plus charmantes personnes qu'on pût remarquer dans les cercles de la capitale.

Chaque fois qu'elle y paraissait, elle excitait l'admiration, charmait par ses talents, imposait par son instruction. Madame Derville ne pouvait la présenter nulle part, sans la voir réunir tous les suffrages. Il n'était aucun des habitués de sa maison, qui ne la sollicitât de retirer Estelle de pension, pour lui donner, auprès d'elle, ce vernis de bon ton et ces nobles manières qui en feraient une femme accomplie. Madame Derville s'y sentait portée par ce penchant maternel auquel on résiste difficilement ; mais réfléchissant sur tous les soins, sur la constante prévoyance qu'exige la garde d'une jeune et jolie personne, elle ne pouvait s'empêcher d'en être effrayée. Elle recevait chez elle un grand nombre de jeunes gens qu'il lui faudrait surveiller ; plusieurs artistes aimables, sans doute, et d'un commerce sûr, mais dont l'imagination brillante et la célébrité même, pouvaient avoir quelque danger pour une jeune fille, qui déjà se montrait susceptible d'un attachement sérieux. Madame Derville eut donc le courage de résister aux sollicitations de ses parents, de ses amis, au désir souvent réitéré de sa fille elle-même, et déclara qu'elle ne retirerait Estelle de pension, que lorsqu'elle aurait ans quinze révolus.

Cette époque arriva promptement : Estelle ne manqua pas de solliciter sa mère de remplir sa promesse : mais celle-ci trouva les moyens de l'é luder encore. Elle devait aller aux eaux de Plombières pour sa santé : ce voyage serait long, dispendieux ; il serait impossible de reprendre sa fille avant son retour ; on gagna donc tout le reste de la belle saison. L'automne arriva, mais un changement d'appartements qui exigeait le concours de nombreux ouvriers, ne permettait pas qu'une jeune pensionnaire pût se trouver au milieu d'eux, il fut décidé qu'on gagnerait l'hiver. Enfin Estelle avait près de seize ans lorsqu'elle revint chez sa mère. Elle n'y fit qu'augmenter le nombre de ses courtisanes : elle était si belle, elle réunissait tant de moyens de plaire et d'intéresser ! C'était à qui des jeunes gens les plus merveilleux de Paris, aurait l'honneur d'être admis chez ces dames ; on ne parlait que des mardis de madame Derville, qui se livrait au bonheur inexprimable de voir sa fille prendre rang parmi les jeunes personnes les plus distinguées.

Estelle acquit bientôt ce genre délicieux, ce ton par excellence, qui distinguait sa mère, et s'imagina, par cela même, être plus digne encore de sa tendresse ; mais bientôt elle crut s'apercevoir d'un mouvement de gêne et de contrariété, sur la figure de cette mère adorée, lorsqu'elle lui donnait ce nom si doux ; et dès qu'elle se plaçait à ses côtés, dans un cercle, elle remarquait dans son regard un dépit involontaire et même une confusion dont elle ne pouvait se rendre compte.

— Et ce que par mégarde, chère maman, lui dit-elle, un matin qu'elles étaient seules, j'aurais dit, hier, ou fait quelque chose qui t'aurait déplu ?

— Nullement, ma fille : qui peut t'avoir fait naître une pareille idée ?

— C'est que, lorsque je m'approchais de toi, je voyais sur ton front certains nuages, et sur ta bouche un mouvement de contrariété...

— J'étais contrariée, je ne saurais te le dissimuler, de te voir m'aborder sans cesse, et de te clouer à mes côtés, comme si

nous eussions traversé toutes les deux une sombre forêt. Que tu ne me quittes pas au spectacle, aux promenades, rien de plus naturel, mais lorsque nous recevons, il faut t'habituer, ma fille, à faire, ainsi que moi, les honneurs du salon ; et ce n'est qu'en nous séparant que nous pouvons veiller, l'une et l'autre, à ce que tout soit en ordre...

Estelle, qui ne voyait dans ce calcul de la coquetterie, que les conseils ou les leçons d'une tendre mère, et d'une femme aimable, se conforma strictement à tout ce qu'elle désirait.

Une autre fois, dans un grand bal, Estelle, placée auprès de madame Derville, s'aperçut que celle-ci répondait à peine à toutes les questions qu'elle lui faisait ; et que souvent même elle lui tournait le dos, pour causer avec les cavaliers qui les abordaient : ce qui déjà lui avait fait, plusieurs fois, manquer l'occasion de danser.

— Oh ! pour le coup, chère maman, dit le soir même la franche ingénue à sa mère, tu avais aujourd'hui de l'humeur contre moi ; et j'en ignore la cause.

— Moi de l'humeur ! si donc !

— A peine m'as-tu parlé.

— Sans doute, et c'était pour t'habituer à ne plus m'accabler de questions : rien n'est plus ridicule... On croirait que tu n'as jamais rien vu. "Maman par ci... maman par là..." et toujours "ma chère maman !..." cela sent tout à fait la petite fille, et je veux t'en déshabituer.

— Me déshabituer de t'appeler maman ! oh je ne pourrai jamais.

— Tu ne comprends pas, chère enfant... je suis loin de vouloir te priver d'une si douce habitude... et je tiens trop moi-même à celle de te nommer ma fille... Mais ces tendres dénominations n'ont de charme qu'en particulier. Elles sont niaises et de mauvais ton dans le monde. Aussi tu ne m'entends jamais t'y appeler... "ma fille !" expression qui annonce une autorité suprême, et le droit de commander : je ne t'y nomme qu'Estelle, "chère Estelle" : c'est-à-dire ma compagne, mon amie. De là naît, pour toi, la liberté d'agir selon ton caprice ; et pour moi le droit de te surveiller sans qu'on s'en aperçoive : échange heureux qui, sans blesser les convenances, nous élève toutes les deux au dessus de la classe vulgaire, et nous range parmi les personnes les plus distinguées.

— Eh bien, chère maman, lui répond Estelle, prenant au comptant cette fausse leçon de ton par excellence, je t'appellerai... "Bonne !..." Ce nom te peult si bien.

— Soit, reprit madame Derville, en pressant affectueusement une main de sa fille, appelle-moi "Bonne" et je tâcherai d'en remplir toutes les conditions.

A partir de ce moment, elle n'entendit plus proférer ce nom qui blessait tant son oreille, et contrariait ses prétentions ; et la crédule Estelle, en favorisant les ruses de la coquetterie la plus raffinée, s'imaginait se rapprocher d'une mère chérie, et se montrait plus digne de lui appartenir.

Mais toutes ces précautions ne pouvaient empêcher qu'Estelle, qui devenait chaque jour plus charmante et plus aimable, n'éclipsât bien souvent sa mère. Celle-ci, fatiguée d'employer tous les moyens d'éviter une comparaison désespérante, ne trouva plus qu'un prompt mariage qui pût décentement éloigner sa fille de sa présence. La tendresse qu'elle lui portait, venait en vain combattre le désir de s'en séparer ; la nature fut moins forte que la coquetterie.

Parmi les jeunes gens qui formaient la société de madame Derville, il en était plusieurs qui offraient à la jeune Estelle, un mariage très sortable ; mais sa mère, qui ne voulait pas faire un sacrifice inutile, et qui ne songeait qu'à se délivrer d'une rivale redoutable, refusa tous les partis qui se proposaient de demeurer à Paris. Il lui fallait établir une barrière insurmontable, une distance suffisante, pour faire cesser la funeste comparaison dont elle avait tant souffert. Elle jeta les yeux sur un des aimables habitués de ses réunions ; c'était le fils aîné du préfet maritime de Brest ; il joignait, à l'assurance de remplir bientôt ce poste honorable, celle d'une fortune particulière, qui lui donnerait le droit de tenir un grand état de

maison. Léon Dorsange, tel était son nom, avait une figure expressive, des manières distinguées, des talents et de l'instruction. Il paraissait très épris d'Estelle qui, de son côté, semblait le remarquer avec un vif intérêt. Il ne comptait encore que vingt-deux ans, et sa tête vive et légère annonçait toute la fougue de la jeunesse; mais il avait un caractère si franc, une âme si expansive! il exprimait, avec tant de grâce et de feu la violence de son affection! Estelle, il est vrai, n'avait à peine que seize ans, et son cœur était susceptible de recevoir toutes les impressions qu'on lui ferait prendre. Elle ne pouvait concevoir encore l'importance du lien conjugal, ni réfléchir sur les devoirs qu'il impose; mais elle était franche et sans détour, d'un beauté parfaite: en un mot, elle aimait pour la première fois; et l'amour est un grand maître...

Madame Derville ne songeait qu'à se débarrasser d'une belle et grande fille, qui lui donnait l'insupportable apparence d'une mère entre deux âges: elle fit donc entrevoir au jeune Dorsange que ses prévenances pour Estelle ne lui déplaisaient pas. Enhardi par cet espoir, Léon devint plus affectueux, plus expressif; Estelle ne put cacher le trouble qu'il lui faisait éprouver. De là les déclarations d'usage, et cette ivresse des premiers aveux; de là les propositions de mariage faites par le père Dorsange, et qui furent acceptées avec empressement.

Une seule chose tourmentait Estelle, c'était de quitter Paris, de s'éloigner de sa mère qui, disait-elle, allait se trouver bien isolée; mais celle-ci, cachant avec adresse, le secret sentiment qui l'animait, répondait à sa fille qu'il fallait aimer ses enfants pour eux, et non pour soi-même; que le mariage qu'elle allait faire, lui offrirait de trop grands avantages, pour qu'une mère sensée ne se fit pas un devoir d'y souscrire. Elle ajoutait que leur fortune mutuelle leur permettrait de se réunir souvent, soit à Brest, soit à Paris; et que, quant à elle, dont la santé exigeait tous les ans des bains de mer, elle prenait l'engagement de ne jamais laisser passer la belle saison, sans aller visiter le nouveau ménage, embrasser sa chère Estelle, et demeurer auprès d'elle tout le temps nécessaire pour fortifier ses nerfs, et savourer les délices de l'amour maternel.

Ce qui acheva de déterminer Estelle à quitter le séjour de la capitale, c'est que madame Derville promit de faire passer régulièrement à la jeune femme, les modes les plus élégantes, exigeant que sa fille ne fût jamais vêtue que par sa couturière de Paris; elle savait mieux que personne ce qui convenait à sa taille, à sa figure; elle prétendait en faire le modèle des dames de Brest, et l'ornement de toutes les réunions de la marine française.

A ces offres séduisantes, Estelle montra la plus entière soumission; et malgré les sages observations de son subrogé-tuteur et de grands parents, qui trouvaient que les deux futurs époux étaient trop jeunes l'un et l'autre; malgré l'extrême difficulté de rendre, à la jeune épouse, la fortune de son père, sans déranger celle de sa mère; malgré les murmures des uns, les sarcasmes des autres et la désapprobation générale, madame Derville parvint à lever tous les obstacles, et cet hymen tant désiré fut célébré avec la pompe dont il était susceptible.

Jamais on n'avait vu madame Derville plus gaie et plus brillante. Après les fêtes nombreuses qu'occasionna ce beau mariage, la mère coquette conduisit sa fille à Brest, pour la présenter elle-même dans la famille de son mari, pour jouir du plaisir si doux pour son cœur, de la voir éblouir tous les hommes, désespérer toutes les femmes, et donner partout, ce ton, par excellence, exercer cet empire de femme à la mode qui, surtout en province, excite l'envie, produit des querelles, des ridicules et cause le trouble le plus divertissant.

Madame Derville ne tarda pas à revenir à Paris; le rôle que sa fille jouait à Brest, elle désirait le remplir dans la capitale. Rien ne la gênait dans ses extravagances; et quinze printemps réunis ne venaient plus, par l'éclat de leurs fleurs nouvelles, ternir son teint, éclipser sa beauté. A peine âgée de trente-sept ans, elle pouvait aisément réparer les premiers désastres de l'âge. Le charme pétillant de son esprit, la vivacité de ses réparties, sa tournure ravissante et l'élégance de sa toi-

lette, empêchaient qu'on ne remarquât d'abord la perte de sa première fraîcheur; et la coquetterie faisait le reste...

Que d'intrigants accueillis, d'honnêtes gens dédaignés, de faux amis secourus, de parasites rassasiés! quel tourbillon! quelle agitation! quelle dépense! et pour résultat, la satiété, l'indifférence et le vide de cœur... Oh! si la femme légère, inconsiderée, savait bien tout ce qu'elle sacrifie, toutes les privations qu'elle s'impose, au milieu de ses prodigalités, elle serait moins avide de complaisants, d'adorateurs, et plus empressée de se faire de vrais amis. Les premiers épuisent sa bourse en compromettant son honneur; les autres en seraient les gardiens fidèles, en améliorant sa fortune... Mais briller, voltiger, éblouir, ont plus d'attraits pour certaines femmes, que d'être estimées, chéries, protégées; et ce n'est qu'après avoir épuisé la coupe des plaisirs, qu'elles ambitionnent cette considération, première jouissance de l'âge mûr, sûr appui de la vieillesse, mais qui, perdue une fois, ne se retrouve jamais.

Avant que l'année ne fût révolue, madame Derville fit un second voyage à Brest, Estelle venait de donner le jour à une fille, et cet heureux événement occasionna dans la famille Dorsange une fête à laquelle la mère coquette se fit un devoir d'assister. Elle remarqua, dans le nouveau ménage, même amour, même confiance mutuelle et le plus parfait bonheur. Le premier fruit de l'hymen en resserre toujours les nœuds. Estelle néanmoins commençait à s'apercevoir que son cher Léon était d'un légèreté qui, tôt ou tard, pourrait nuire à la douce félicité dont ils jouissaient; et celui-ci ne dissimulait pas à sa belle-mère, que sa fille avait tous les caprices d'un enfant gâté, et que c'était une éducation à faire... Mais quand on s'entend bien, et surtout quand on s'aime, l'indulgence exerce un si grand empire; les défauts s'effacent comme le nuage léger qui vient momentanément obscurcir un beau jour. Léon et sa femme formaient un couple si charmant, si bien assorti! Considération, talents, fortune, jeunesse, que leur manquait-il? Un peu plus d'expérience et de maturité: elles viendront assez vite avec l'âge... Ce fut dans cette heureuse croyance, que madame Derville se sépara de sa fille, pour retourner à Paris.

Le titre de grand-mère qu'on lui donnait à Brest, l'effrayait à un tel point, qu'elle ne pouvait l'entendre sans frissonner et changer de couleur. Aussi se garda-t-elle bien de faire part, dans le monde, de l'heureux événement, si ce n'est aux proches parents et aux vieux amis qu'elle ne fréquentait jamais. Le moyen pour une femme à prétentions, d'avouer qu'elle était mère d'une jeune mère, et que bientôt elle verrait sa troisième génération? Cette idée révoltante eût détruit à jamais l'empire qu'elle exerçait encore avec tant de succès, et l'eût rangée parmi ces douairières surannées, qui cherchent en vain à farder les traces pénibles du temps. Oh! combien elle se félicitait d'avoir marié sa fille à un étranger, de l'avoir éloignée de la capitale! Elle entendrait déjà la petite Dorsange l'appeler grand-mère!... Et ce nom seul, prononcé dans un cercle ou dans une promenade publique, était capable de lui donner une attaque de nerfs... Effet incroyable et malheureusement trop réel de cette incurable coquetterie, qui dénature tout, flétrit l'âme la plus élevée, et tarit jusqu'à l'amour d'une mère!

Bientôt Estelle mit au monde un second enfant: ce fut un fils, dont madame Derville voulut être la marraine. Elle se rendit à Brest pour ce brillant baptême, et choisit un des plus beaux officiers de marine, qu'elle avait reçu souvent chez elle, à Paris, pour le parrain de son joli filleul. Estelle, devenue plus belle que jamais lui parut néanmoins triste et mélancolique. Ce n'était plus ce caquet pétillant, cette aimable folie qu'elle imitait de sa mère, et qui la faisaient tant rechercher dans le monde: le rire avait déserté ses lèvres roses: ses beaux yeux, ordinairement d'une expression si ravissante, étaient sombres, inquiets; et souvent sur son front, où naguère siégeait le calme de la candeur et de la satisfaction, l'on découvrait des mouvements convulsifs, et l'empreinte de la souffrance... pour tout dire, en un mot, Estelle était jalouse. Dorsange, fatigué des caprices, de l'exigence de sa jeune

épouse, et par cela même rassasié de ce bonheur conjugal, que d'abord il croyait éternel, s'était attaché nouvellement au char de quelques beautés renommées, qui, sans réunir tous les avantages extérieurs, ni les aimables qualités d'Estelle, occupaient sa pensée, et surtout flattaient sa vanité. Estelle s'en plaignait à sa mère, qui n'avait jamais connu le mal affreux de la jalousie; parce que voltigeant sans cesse, elle ne s'était point véritablement attachée. Celle-ci ne fit que rire du mal cruel qu'endurait sa malheureuse fille. Elle prétendit que le meilleur moyen de ramener un époux volage, c'était de le rendre jaloux à son tour, et de lui faire partager les tourments dont il était la cause. Morale bien digne d'une coquette, dont l'amour avait à peine effleuré le cœur, et que l'hymen n'avait pas eu le temps d'asservir à ses lois.

A peine fut-elle de retour à Paris, qu'elle apprit par Estelle que la fatale recette qu'elle lui avait donnée, n'avait fait qu'empirer le mal, et que Léon, ravi de l'indifférence qu'avait affectée sa femme, et du ton de légèreté qu'elle avait pris, en avait profité pour se détacher d'elle tout à fait. Elle avouait toutefois qu'elle avait eu des torts de caractère, des caprices bizarres et tout le despotisme d'une jolie femme; mais que son mari devait les pardonner à sa grande jeunesse et à son inexpérience. Elle terminait enfin ses doléances par inviter sa mère à se rendre auprès d'elle, afin de ramener par son aimable entremise, la paix entre deux époux qu'une chaîne trop précoce n'attachait plus que par quelques anneaux prêts à se rompre. Quelque répugnance qu'eût madame Derville à se mêler des querelles de ménage, elle craignit qu'Estelle, humiliée des dédains de son mari, ne revint à Paris, et ne renouvelât auprès d'elle une comparaison qui achèverait de lui faire perdre son empire: elle partit donc et se promit de ne revenir que lorsqu'elle aurait réconcilié les deux époux qu'elle regardait comme deux enfants qu'un rien brouille, mais qu'un rien raccommode. Ce fut d'abord de part et d'autre des plaintes éternelles, des reproches interminables: ce qui plaisait à l'un ne convenait plus à l'autre. Toute qualité de Léon, n'était plus aux yeux d'Estelle qu'un défaut insupportable; et ce qui dans la jeune femme séduisit son mari, n'inspirait plus à celui-ci que du dégoût et du repentir. C'étaient en un mot deux jeunes coursiers attelés au même char que d'abord ils conduisent dans un sentier rempli de fleurs; mais bientôt un faux pas, un léger détour de l'un, heurte l'autre et le contrarie dans son allure. Ils ne marchent plus également; ils s'égarant, quittent le sentier fleuri, prennent une route détournée, rencontrent des épines qui les blessent: ils s'irritent, brisent leurs rênes... et le char est renversé.

Madame Derville sut toutefois les arrêter à temps. Son enjouement irresistible, son grand usage du monde, et peut-être cet amour maternel qui ne perd jamais ses droits, parvinrent à calmer ces deux jeunes têtes. On avoua réciproquement ses torts; on reconnut qu'il ne fallait pas toujours céder aux apparences: les cris touchants et les innocentes caresses de deux jolis enfants, achevèrent la réconciliation. Estelle et Léon crurent s'aimer plus que jamais... en un mot, les deux coursiers se laissèrent atteler encore au char de l'hymen, et reprurent le sentier chéri... Puissent-ils conserver leur marche uniforme et ne plus se fourvoyer!

On vit bientôt reparaitre madame Derville aux spectacles de Paris et dans toutes les fêtes publiques. Les lettres de sa fille, en lui donnant les détails de son bonheur domestique, la maintinrent dans la plus grande sécurité. Un heureux événement vint encore lui confirmer tout le succès de son ouvrage. Estelle allait donner le jour à un troisième enfant, croyant par là s'attacher davantage son cher Léon revenu de ses erreurs. Elle eut en effet une seconde fille qui combla les vœux de son père dont elle paraissait être l'image vivante. Madame Derville fut un moment tentée d'aller embrasser ce nouveau gage d'amour et d'une parfaite réconciliation; mais on était au milieu d'un hiver rigoureux: les réunions dans Paris étaient fréquentes, et les bals masqués de l'Opéra venaient de commencer. Elle se contenta d'envoyer un riche trousseau à

sa nouvelle petite-fille, et à sa chère Estelle une corbeille remplie de tous les ajustements dont se parent les femmes les plus élégantes.

Plusieurs mois s'étaient écoulés: la jeune mère de Brest et son bel enfant se portaient à ravir. Madame Derville, bien convaincue que sa fille était clouée pour longtemps dans sa province, et se trouvant favorisée dans sa fortune par la succession imprévue d'un vieux parent qui venait de lui léguer par testament 25,000 francs de rentes perpétuelles, donnait souvent des fêtes qui réunissaient une jeunesse nombreuse et l'élite des hommes aimables de la capitale. Un jour entr'autres, c'était la veille d'un spectacle de société qui devait avoir lieu chez madame Derville, et serait suivi d'un bal masqué, réunion charmante et favorable à l'intrigue galante; cette dame, un peu fatiguée des préparatifs qu'exigeaient tant de plaisirs réunis, et voulant, par un doux repos, ramener quelque fraîcheur sur son teint couperosé, s'était endormie à l'issue de son dîner, en lisant le dernier roman que favorisait la vogue. C'est surtout par des lectures souvent plus que légères que de telles femmes se maintiennent dans la voie néfaste où la coquetterie les a engagées et où la prétention les maintient jusqu'à ce que le malheur les atteigne en pleine poitrine et renverse leur pénible échafaudage d'un bonheur frelaté.

Elle est réveillée subitement par la porte de son appartement qu'on ouvre avec précipitation, et à laquelle paraît madame Dorsange portant dans ses bras la petite fille qu'elle nourrissait, et donnant la main à sa sœur aînée, âgée de quatre ans. Elle était suivie de la bonne de ses deux enfants, et descendait de la voiture publique de Brest. Son costume annonçait un *négligé de voyage*, et au moment où madame Derville porte sur elle ses yeux à peine ouverts, elle s'avance vers sa mère en lui disant avec la suffocation de la colère et de l'indignation:

— Vous voyez une malheureuse femme chassée de chez elle par son mari.

Ces mots frappent madame Derville d'étonnement et de stupeur: elle presse dans ses bras Estelle et la jolie petite fille qu'elle porte; elle conduit l'aînée transie de froid, vers la cheminée, la réchauffe par ses caresses, et fait signe à la bonne de rejoindre les gens dans l'antichambre. Madame Dorsange alors raconte sa rupture avec son indigne époux. Elle apprend à sa mère qu'au moment même où Léon jurait en sa présence de se réconcilier avec sa femme, il était épris d'une intrigante, et qu'il avait porté l'oubli des convenances jusqu'à vouloir forcer sa femme à la recevoir; que sur les refus bien légitimes d'une épouse outragée, il avait répondu qu'il n'entendait pas être gêné dans ses inclinations, contrarié dans ses volontés, et que si madame Dorsange en était blessée, elle pouvait se retirer chez sa mère avec ses deux filles, et qu'il lui ferait toucher à Paris les intérêts de sa dot... Ce qu'elle avait accepté à l'instant même, pour aller se jeter dans la première voiture qu'elle avait pu découvrir.

Ce récit trop fidèle fut accompagné de larmes et de sanglots: quo madame Derville eut beaucoup de peine à faire cesser: la plaie était trop profonde pour qu'on pût espérer de la cicatriser promptement. La fête charmante préparée pour le lendemain, ne pouvant plus avoir lieu, tous les gens de l'hôtel et plusieurs commissionnaires furent envoyés dans les différents quartiers de Paris, pour annoncer que cette belle réunion était reniée par l'arrivée imprévue de madame Dorsange dont la santé se trouvait altérée. Bientôt le séjour de la capitale et la présence d'une mère aimable, apportèrent dans l'âme ulcérée de la jeune femme du calme et de la distraction. Les tendres soins qu'elle prodiguait à son dernier enfant, ne l'empêchèrent pas d'aller aux spectacles, au bois de Boulogne, et de se montrer dans tous les cercles qu'elle fréquentait à l'époque de son mariage. Elle y parut éclatante de grâce et de beauté. Rien n'apporte autant de prétentions dans le monde, qu'une femme délaissée par son mari. Elle semble vouloir se venger par de nombreuses conquêtes, de l'infidèle qui la dédaigne... et l'on voit tant de gens à l'affût des ménages divisés, pour en

faire leur profit ! madame Dorsange fut donc environnée d'un grand nombre d'adorateurs qui ne pouvaient concevoir comment Dorsange s'était détaché d'une épouse aussi charmante, d'un être aussi parfait.

La jeune femme ne se montrait nulle part, sans fixer tous les regards, sans attirer tous les hommages ; et ce triomphe réparateur effaçait quelquefois de sa pensée le plus sanglant outrage ; mais il devenait un cruel supplice pour sa mère. Forcée dans la position où se trouvait sa fille, d'habiter avec elle, et de l'accompagner sans cesse, madame Derville s'apercevait aisément qu'on ne lui rendait plus les mêmes soins ; qu'on ne lui tenait aucun compte de tous les efforts qu'elle faisait pour briller et pour plaire : elle n'était plus auprès de madame Dorsange, qu'une fleur de l'arrière saison qu'on laissait se faner sur sa tige.

Quelques chevaliers d'industrie et certains parasites venaient encore lui présenter des hommages intéressés ; mais tout en adressant des fadeurs contournées à la mère, ils arrêtaient leurs regards sur la fille. Quant à cette jeunesse brillante dont la coquette incurable convoitait un coup-d'œil, une seule parole, elle ne s'apercevait seulement pas de sa présence. Combien de fois alors madame Derville fut tentée de ne plus se montrer dans le monde !... Mais la retraite eût été pire que ces humiliations passagères qu'elle savait éviter avec adresse, et qui, du moins chez elle, devenaient supportables : aussi recevait-elle très souvent ; et toute séduisante que fût sa fille, elle savait toujours s'arranger de manière à s'attirer quelques hommages qui flattaient son amour-propre devenu très facile à satisfaire.

Elle voulut toutefois donner la fête charmante qu'avait fait remettre l'arrivée de madame Dorsange. Un théâtre est préparé dans son grand salon ; et les rôles des différentes pièces qu'on y devait représenter, sont de nouveau distribués ; elle s'était réservé celui de *madame de Clairville* dans la *Gageure*, où elle étala tout ce que la coquetterie a de plus gracieux et de plus spirituel. Son succès passa son espérance, et son triomphe était complet, lorsque la petite Dorsange l'ainée, qu'une femme de chambre tenait sur ses genoux, dans un coin du théâtre, et qui se nommait Adelaïde, nom qu'on prononce dans la pièce, s'imagina qu'on l'appelle, s'avance sur la scène, tendant ses jolis petits bras vers madame Derville, et lui dit avec l'ingénuité de son âge :

— Que veux-tu, grand'mère ?

Mille éclats de rire se font entendre dans le salon ; madame Derville est obligée de sourire elle-même à cette innocente méprise ; mais ce nom de *grand'mère* que vient de prononcer un enfant de quatre ans, et que répètent plusieurs spectateurs avec étonnement, quelques autres avec ironie ; ce nom si redoutable et si pénible pour une femme à prétentions, fait présumer que la brillante madame de Clairville doit avoir au moins quarante ans. Oh ! quel supplice ! quel désappointement pour celle qui ne paraissait en avoir que trente ! quel dépit mortel ! quels remords d'avoir marié sa fille aussi jeune ; de s'être exposée à s'entendre appeler *grand'mère*, lorsqu'on veut encore jouer les premières amoureuses !... Mais comment nier la nature prise sur le fait ? Comment repousser la vérité qui sort de la bouche de l'enfance ? A partir de ce moment fatal, madame Derville perdit tous droits à l'art de plaire : vainement chercha-t-elle à se faire remarquer par ces minauderies d'une ex-jolie femme, par ce coquet brillant qui séduit et cette grâce charmante qui survit à la beauté ; sitôt que sa fille s'approchait d'elle, le désenchantement s'opérait comme par magie : on ne voyait plus, on n'entendait plus que la belle Dorsange ; et la distance qui s'établissait alors entre elles deux, reléguait la mère coquette parmi ces beautés surannées dont les gens sensés blâment la ridicule manie ; et que la folle jeunesse adulte en passant pour ses menus plaisirs.

Ce qui vint encore ajouter au dépit, au chagrin de madame Derville, ce fut la tristesse profonde où sa fille était souvent plongée au milieu même de tous les grands succès qu'elle obtenait. Sa fausse position dans le monde ; l'attachement

qu'elle portait toujours au père de ses enfants ; le souvenir déchirant de l'outrage qu'elle avait reçu ; tout produisait dans son âme aimante un vide affreux que ne pouvaient remplir des triomphes de société. Estelle aimait trop sincèrement, pour devenir coquette ; et lorsque sa mère attachait sur elle ses regards, elle ne pouvait s'empêcher de voir, dans cette fille chérie, la victime de son insatiable désir de plaire. Elle se disait mais trop tard :

— Le flambeau de l'hymen, lorsqu'il est déposé dans des jeunes mains, ne peut résister aux orages qui s'élèvent et ne tarde pas à s'éteindre.

FIN.

LA NEIGE

La neige tombait presque sans relâche depuis deux jours entiers. Les routes avaient d'abord reçu une couche fine et ténue, semblable à du grésil, bientôt emportée par le vent ; puis une autre espèce de neige était venue, celle-là composée de larges flocons en forme d'étoiles, qui tombaient lentement, comme des plumes de cygne, et s'étaient sur le sol avec la grâce molleuse d'un être vivant et coquet.

La neige ne s'était pas contentée de recouvrir les chemins battus ; après avoir commencé par fondre sur le gazon jauni, sur les haies épineuses, elle s'y était enfin attachée, et, depuis, elle n'avait cessé de s'amasser lentement, mais sans répit, et la campagne avait disparu sous un voile uniforme.

Le ciel s'était rougi pour un instant vers le soir du jour précédent, et les creux où la neige entassée formait des ombres bleues avaient semblé plus bleus encore ; puis le gris uniforme s'était refermé sur l'astre disparu, la nuit était venue, grise aussi sur la terre blanche, le jour terne et blafard lui avait succédé, et les villages, n'osant plus se secouer dans leur torpeur glacée, se demandaient si le monde allait mourir sous la neige qui tombait toujours.

Dans la dernière maison du village, la fenêtre était close par un volet de bois ; un filet de fumée sortant du toit de chaume montait tout droit dans l'air tranquille ; la lumière qui éclairait cette demeure venait du côté du jardin, où une porte-fenêtre donnait accès de plain-pied. Sous l'énorme manteau de la noire cheminée, deux jeunes gens causaient tout près l'un de l'autre, mais leurs escabelles ne se touchaient pas ; quoique seuls, leurs mains restaient désunies, — leurs cœurs ne battaient pas ensemble.

— Le vieux est à la ville ? demanda le jeune homme. Son air ennuyé ne suffisait probablement pas à exprimer sa mauvaise humeur, car il y joignit un ton bourru.

— Il est allé chercher une potion pour la vache malade, répondit la jeune fille ; mais je ne crois pas qu'elle l'attende, elle doit être morte à l'heure qu'il est. Il va gronder quand il rentrera.

— Pourquoi ne vas-tu pas y voir ? grommela le jeune homme. Elle haussa les épaules.

— Pour le bien que je peux y faire, ça n'en vaut pas la peine, et d'ailleurs ça me fais du mal de voir souffrir une bête. J'aime mieux n'y pas regarder.

Elle baissa la tête tristement vers le foyer, où brûlait un petit feu de racines, aussi maigre et aussi chétif que pouvait le souhaiter le maître le plus parcimonieux. Ils gardèrent le silence un instant. Quelques flocons de neige tombèrent par le haut de la cheminée, brillèrent pendant leur chute de toutes les couleurs du prisme, puis disparurent dans les cendres.

— Quand doit-il revenir ? fit le jeune homme.

— A trois heures. La voiture repart une heure après pour la ville ; il ne peut pas y avoir de retard, dit-elle.

— Il sera ici dans une demi-heure, répondit-il en regardant la vieille horloge. Ecout, Mère, puisqu'il faut parler franc, j'ai quelque chose à te dire.

—Je sais ce que c'est, fit la jeune d'un air navré, tu ne fille m'aimes plus.

Le jeune homme, embarrassé, fit un geste indécis, puis, revenant à son idée, il reprit avec une naïveté cruelle :

—Mais si, je t'aime toujours ; on n'est pas camarades pour rien ; il reste un peu d'amitié.

—Oui, c'est entendu, tu ne m'aimes plus comme tu m'aimais à la Saint-Jean dernière ; tu ne veux plus de moi pour ta bonne amie.

Il se leva de son siège rustique et fit quelques pas dans la salle.

—Eh bien ! non, c'est vrai, dit-il enfin ; ce n'est pas faute ! l'amour ne se commande pas.

—Ce n'est pas ce que tu me disais quand tu me demandais de t'aimer ; tu disais dans ce temps-là que ton amour pour moi méritait une récompense, et que je devais t'aimer aussi. J'ai obéi, et à présent, c'est autre chose ?

—Eh ! oui, c'est autre chose ! dit Jean, de plus en plus maussade. On a une bonne amie pour un temps, pour passer sa jeunesse, et puis, le temps venu, il faut bien faire comme les autres, et se marier.

Mélie se leva toute droite, toute blanche, les yeux fixés sur le visage de celui qui l'abandonnait et qui baissait la tête, incapable de soutenir son regard.

—Tu te maries ? dit-elle d'une voix rauque.

—Oui, — mes parents le veulent, et je ne peux pas les contrarier.

—Et moi ?

—Ah bien ! toi... je ne t'avais pas promis le mariage au bout du compte ! fit le don Juan de village en se révoltant.

—Oh ! non ! tu ne m'avais rien promis du tout.

—Puisque tu en conviens toi-même...

—J'en conviens, répéta la jeune fille en se rasseyant.

Tout son être frêle et mignon frissonnait plus encore sous la lâcheté de l'abandon que sous la douleur d'un amour méconnu.

—Je conviens que tu as raison de ne pas m'épouser, puisque je ne suis qu'une enfant trouvée, nourrie par charité, servant aujourd'hui chez le vieux qui m'a recueillie. Oh ! non ! on n'épouse pas une fille comme moi... tu as raison, Jean. Ta future est riche ?

—Mais oui, pas mal ! répondit Jean en se caressant la moustache d'un air content.

Mélie prenait bien la chose, à ce qu'il lui semblait, et cela le mettait en belle humeur.

—Et jolie ?

—Pour cela rien de trop ! fit l'ex-amoureux en baissant l'oreille. Mais la noce n'est pas faite, et ne se fera qu'à Pâques ; il leur faut tout ce temps-là pour arranger les chiffons de la mariée. En attendant, petite Mélie, si tu veux, nous pourrions avoir encore quelques semaines de bon temps. Tu es jolie, plus jolie que ma future, ah ! pour cela, oui !

Il voulait s'approcher de la jeune fille et appliquer un baiser sur ses joues décolorées ; elle bondit en arrière, s'appuyant au montant de la cheminée, et regardant en face l'homme qu'elle avait aimé, elle lui cracha au visage.

—Va-t'en ! lui dit-elle, pendant que Jean stupéfait essayait machinalement l'outrage avec sa manche et la regardait avec ses gros yeux à fleur de tête, pleins d'une méchante colère. Va-t'en, répéta-t-elle ; ou je te tuerais !

Elle avait pris la pelle à feu et la brandissait si près du visage de Jean, qu'il recula prudemment du côté de la porte du jardin.

—Comme tu voudras, murmura-t-il, déconfit ; comme tu voudras... Je ne pensais pas à te fâcher, il n'y a pas de quoi se mettre en colère...

—Va-t'en ! dit encore la jeune fille, mais cette fois sans le menacer ; la fureur avait disparu de son visage, qui n'exprimait plus que le dégoût.

Il battit en retraite et sortit en refermant sur lui la porte du jardin. Sa silhouette assombrit un instant le peu de jour

que laissaient entrer les carreaux verdâtres, puis disparut, et Mélie retourna près du foyer.

Elle ne pleurait pas ; certains coups meurtrissent le cœur comme d'autres le corps, sans faire couler ni de sang ni de larmes, et ce ne sont pas les moins douloureux ; elle regarda sa vie passée comme on regarde un travail mal fait, une œuvre maquée.

C'était par un jour d'hiver semblable à celui-ci qu'on avait accueilli dans la maison communale sa mère mourante, qui la portait dans ses bras. Le seul mot que la malheureuse avait su prononcer était un nom : Mélie. Était-ce le sien ou celui de la petite fille, alors âgée de trois ans ? A qui cela importait-il ? L'enfant fut nommée Mélie ; on enterra la mère, et tout fut dit.

Le vieux Jacques, qui n'était pas jeune alors, avait ramassé vers sept ans cette petite créature, jusque-là un peu nourrie par tous, et il l'avait promue au grade de servante.

Servante, pour une enfant qui n'était qu'une mendicante ! Il y avait là un changement de position sociale, et Mélie au gré au vieillard de l'avoir élevée à cette dignité. Toute petite, mais déjà intelligente et docile, elle l'avait servi dans la mesure de ses forces enfantines, souvent au delà, — ne réclamant d'autre salaire que son pain quotidien.

Le vieillard était rude et grossier ; et souvent il parlait plus fort qu'il n'eût fallu ; cependant jamais il n'avait frappé l'orpheline, retenu peut-être par un vague respect de ce malheur qui n'avait aucune protection.

La vie de Mélie s'était écoulée dans cette cabane, entre les vaches et les poules, sans joies, sans espérances, sans rêves d'avenir. Que pouvait-elle rêver ?

Jean l'avait remarquée un jour, puis courtisée, — à la Saint-Jean il l'avait choisie pour danser... C'est alors que le cœur de la jeune fille avait connu l'orgueil d'être aimée et la joie plus humble et plus pénétrante d'aimer elle-même.

Elle n'aimait pas le vieux, qu'elle craignait. Elle avait aimé les petits veaux et les poussins ; — tous ces êtres élevés par elle avaient disparu dans la voiture qui conduit les marchandises à la ville. Les enfants trouvés n'ont jamais d'amis parmi ceux de leur âge ; les parents ont bien soin de leur répéter : On ne sait pas seulement d'où ça vient ! Comme s'il était nécessaire de venir d'un endroit connu pour mériter un peu de tendresse !

Jean l'aimait ! Il la préférait aux autres ! Elle sentait son pauvre petit cœur gonflé de reconnaissance, à l'idée que lui, le plus beau et le meilleur du village, ne méprisait pas une enfant trouvée. Elle l'aima de toutes ses forces, car elle goûtait pour la première fois la douceur de la tendresse.

Maintenant il se mariait. Il avait assez d'elle ! Pas encore assez, cependant, puisqu'il avait osé... A ce souvenir, elle frissonna comme sous l'injure, en cachant sous ses deux mains ses yeux brûlants et secs, et son front couvert de honte !

Il ne l'avait pas aimée, c'était clair. Pendant qu'elle rêvait de lui consacrer sa vie, s'efforçant d'imaginer des dévouements impossibles pour les mettre à ses pieds, il cherchait un passe-temps qui le conduisit sans ennui jusqu'à l'époque de son mariage. Une amertume profonde entra irrévocablement dans l'âme de cette enfant, à qui personne n'avait enseigné la résignation, et qui se révoltait contre l'injustice.

La colère et l'amertume, tels allaient être ses compagnons de chaque jour.

Rien n'est plus cruel pour une âme innocente que de sentir soudain de mauvais sentiments la pénétrer avec le froid du glaive. Ces hôtes malsains sont plus douloureux encore à supporter que le mal qui les a fait entrer.

Hélas ! quoi qu'on ait pu dire, ce n'est pas par goût qu'on devient méchant : l'apprentissage de la perversité est accompagné de bien des tortures !

Pendant que Mélie sentait la rage et l'indignation lui déchirer le cœur, la porte extérieure s'ouvrit, et le vieux entra tout couvert de neige. Il se secoua sur le seuil, et pénétra dans sa demeure sans une parole amicale pour celle qui gardait son foyer.

—Eh bien, dit-il, la vache ?

—Elle ne va pas mieux, répondit machinalement la petite servante.

—J'y vais, grommela Jacques en sortant aussitôt.

Elle avait repris sa méditation, et cherchait quelque vengeance, lorsque le vieux rentra, les sourcils hérissés, les mains tremblantes, dans une indicible colère.

Elle est morte ! cria-t-il en frappant de son bâton sur la pierre du seuil ; elle est froide, et toi, misérable fainéante, tu n'as pas seulement été la regarder.

—J'y ai été, maître, répondit Mélie en quittant sa place ; j'ai cru qu'il n'y avait rien à faire, et je n'y suis pas retournée.

—Tu mens, s'écria le vieillard en bégayant de colère ; tu es frileuse comme une princesse, et tu es restée à te chauffer les pieds.

Il s'était approché de la porte vitrée, et il aperçut les traces de pas, que la neige n'avait pas eu le temps de recouvrir. Le temps s'était un peu éclairci, et les flocons blancs n'avaient cessé de tomber.

—Tiens, dit-il, blême de rage, voilà pourquoi tu ne soignes pas ton bétail, pourquoi tu ne fais plus œuvre de tes dix doigts ! Mademoiselle a un amoureux qui vient la voir, et l'on devise ensemble, au lieu de travailler. Un amoureux ! un amoureux ! Mélie ! Quel malheureux abandonné de toutes a pu courtiser la belle demoiselle que voilà ?

Mélie sourit amèrement et se croisa les bras pour attendre que la colère de Jacques fût passée.

—Un amoureux ! à une enfant trouvée ! Une misérable fille que j'ai eu la bonté de recueillir, et qui ne m'a jamais aidé en rien ! C'est depuis que tu es chez moi que le malheur me poursuit ! Auparavant j'étais riche et je faisais des économies ; à présent, l'argent s'en va on ne sait où. Tu m'as porté malheur, oiseau de vilain présage ! Je te chasserai, je te remettrai dans la rue où je t'ai prise et où j'aurais dû te laisser. Quo j'ai été bête ce jour-là !

La voix claire de Mélie s'éleva tout à coup et couvrit les redoublings irrités du vieillard.

—Je vous ai porté malheur, maître, cela se peut, mais je ne l'ai pas fait exprès. J'ai travaillé de mon mieux et je n'ai point demandé de gages. Si je vous porte malheur, je vais vous rendre votre chance, car je m'en vais, mon maître, et je ne vous coûterai plus rien !

Les yeux irrités du vieillard rencontrèrent le regard clair et dédaigneux de la jeune fille. En une heure, elle avait vidé la coupe d'absinthe ; une goutte de plus ou de moins lui importait peu.

—Eh ! va où tu voudras, enfant du diable, s'écria Jacques, furieux de se voir tenir tête, personne n'a besoin de toi ici ! Tu dois être une fille de sorcier !

—C'est peut-être vrai ! répondit la petite servante en levant le loquet de la porte. Adieu, maître ; que le bon Dieu vous rende la chance que je vous ai fait perdre.

Elle ouvrit la porte. Sa silhouette frêle et élégante, malgré ses lourds vêtements de laine grossière, se dessina un instant sur le fond éblouissant de la neige fraîche tombée. Il ne neigeait plus du tout, mais l'air du soir approchant semblait plein de douceurs inexprimées, comme les yeux et la bouche d'un enfant prêt à fondre en larmes.

La porte retomba, et Jacques, resté seul, murmura :

—Bon débarras !

Quittant ses vêtements de voyage, il revêtit ceux qu'il portait tous les jours, puis alluma une lanterne, car la lumière décroissait rapidement, et retourna près de la vache morte. Il la toucha de la main, s'assura qu'elle ne vivait plus, et rentra dans la maison, toujours grommelant et maugréant.

L'heure du souper viendrait, personne n'y songerait pour lui ; il alla chercher une terrine et quelques légumes dans un panier, s'assit sur un siège bas, le panier entre ses jambes, et commença de préparer son repas. Pendant qu'avec des gestes maladroits, il pelait lentement des pommes de terre, il se mit à songer à ce qui venait de se passer.

Elle était partie ! Eh bien, tant mieux ! Avec ses petites mains et ses petits pieds qui ne trouvaient jamais de sabots assez mignons pour se chauffer, c'était une piètre servante. Ce qu'il faut dans un ménage, c'est une forte fille avec de grands pieds et de grandes mains, qui ne ploie pas sous le fardeau des lourdes canes pleines de lait.

Et puis, elle avait sa tête, cette Mélie ! Il ne fallait pas lui dire grand-chose pour la faire mettre bien en colère ! Si peu qu'on lui parlât de sa naissance, elle devenait rouge comme un coq, et ses yeux flambaient comme braise ! Elle n'était pas née pour être servante, bien sûr, car elle ne savait pas supporter les reproches.

Ainsi tout à l'heure elle était partie, — Dieu sait pourquoi ! N'eût elle pas mieux fait de se mettre tranquillement à préparer la soupe ! mais elle avait toujours eu un caractère du diable !

Toujours ! non. Autrefois elle était bien gentille quand elle était petite et qu'elle se tenait à ses genoux en l'appelant : Papa Jacques. Elle avait été bien aimable dans ce temps-là, et même après. Dans une maladie qu'il avait faite, elle lui avait préparé les ordonnances du docteur comme une petite femme, si bien qu'un jour, M. le docteur lui-même avait caressé les cheveux de la petite en disant que c'était elle qui avait sauvé le vieux bonhomme.

Quel âge avait elle alors ? Peut-être bien douze ou treize ans. C'est dans ce temps-là que Jacques, n'ayant ni enfants ni proches parents, avait pensé à laisser par testament son bien à sa petite servante. Mais il n'en avait rien dit à personne, car on dit que ça porte malheur de faire son testament, et Jacques n'entendait pas mourir avant son temps.

Est-ce après la maladie du vieux qu'elle était devenue si jolie ? Ce devait être après, car, lorsque le médecin lui avait fait compliment, elle était bien pâle et bien maigre. La fatigue sans doute, car elle avait veillé plus de quinze nuits, et s'en ressentait encore à l'hiver suivant... Oui, elle était devenue très jolie ; si les garçons y avaient fait attention, le père Jacques n'aurait pu avoir de l'ennui à cause d'elle ; mais les garçons n'y avaient pas pensé, et ça se comprend ! Une enfant trouvée !

Elle ne se marierait pas, pour sûr... Qui diable avait pu venir la courtiser ? Eh bien, ça ne faisait plus rien, à présent, puisqu'elle était partie. Partie ? Bah ! on dit qu'on s'en va, et puis on revient bien penaud à l'heure du souper. Elle allait rentrer tout à l'heure.

Une minute s'écoula. Le père Jacques continuait à peler ses pommes de terre, et naturellement il en pelait pour deux, puisqu'elle allait revenir. Quand il jugea qu'il en avait assez, il jeta l'oreille, croyant entendre le bruit du loquet... Mais personne ne parut.

—Elle est derrière la porte, se dit-il, et n'ose pas entrer. Bah ! il faut avoir de l'indulgence pour les fautes de la jeunesse, et puis elle doit avoir eu froid.

Il se leva, referma son couteau et le mit dans sa poche — vieille habitude de paysan — puis attendit encore un moment.

—Elle n'entrera pas toute seule, se dit-il, je vais lui ouvrir.

Il se dirigea vers la porte à pas de loup, autant que le lui permettaient ses sabots, et ouvrit.

Il n'y avait personne.

Il recula effrayé, comme s'il avait vu se dresser en face de lui quelque apparition menaçante, et une peur inexplicable fit dresser ses cheveux gris sous son chapeau de feutre. Il n'était pas poltron, cependant, et fit aussitôt deux pas en avant. Les traces de ses pas venant de la route qui conduisait à la ville étaient presque effacées par la neige ; d'autres traces toutes fraîches reprenaient le même chemin en sens inverse, celles-là étaient celles de Mélie, reconnaissables à la petitesse des empreintes, depuis il n'était pas tombé de neige. Elles étaient assez espacées, profondes, le talon à peine marqué, comme celles d'une personne qui court. Le vieillard se frotta les yeux, et dit tout haut :

—Elle doit être quelque part dans le village.

Il tourna la tête vers les maisons, mais aucune empreinte n'était visible de ce côté-là.

Malgré lui, niant l'évidence, il dit :

—Cela ne se peut pas !

Le jour avait presque disparu, mais le ciel gris ploie de neige n'était pas sombre, et la blancheur de la terre rendait les moindres traces très reconnaissables. Oubliant de refermer derrière lui la porte de sa maison, le père Jacques suivit les marques des petits pieds, un peu penché en avant, comme un homme qui cherche à déchiffrer quelque chose.

Après quelques enjambées, les empreintes reprenaient une allure raisonnable. Mélie avait cessé de courir sans pour cela ralentir beaucoup le pas. L'un après l'autre, les petits pieds si mignons, si peu fait pour supporter le poids des lourds fardeaux des champs, avaient suivi leur chemin dans la neige, vers la route de la ville.

Quand il eut fait un kilomètre, le père Jacques s'arrêta pour humer l'air. Un flocon de neige tomba dans sa barbe et un autre sur sa main. Levant la tête et regardant devant lui, il cria :

—Petite !

C'est ainsi qu'on la nommait autrefois, quand elle était pour lui un jouet plutôt qu'une servante ; c'était un terme d'amitié auquel elle répondait toujours par un sourire.

—Petite ! répéta le vieillard, et il pensa avec confiance : Elle comprendra de suite que je lui pardonne.

Rien ne répondit ; il pressa le pas en suivant toujours les petits pieds imprimés dans la neige et qui semblaient marcher devant lui vers un but inconnu. Mais les flocons recommençaient à tomber, de plus en plus épais ; le ciel devenait plus noir et se rapprochait de la terre ; la nuit venait... La nuit, ce n'était rien, mais la neige !

Voici que les empreintes, tout à l'heure si nettes, même de loin, se remplissaient de flocons nouveaux ; ce n'étaient plus que de petits creux encore visibles.

Le vieillard marchait vite maintenant, presque plié en deux pour distinguer ces traces effacées ; de temps en temps il se relevait et lançait contre le ciel noir et bas son appel, non plus confiant, mais désespéré :

—Petite !

Et rien ne répondait dans l'air sans écho.

Retrouvant encore les petits pieds sous la neige, par un effort de volonté qui lui donnait mal à la tête. Il arriva à la grande route, celle qu'il avait quittée deux heures auparavant, celle que la voiture avait dû parcourir depuis peu, se dirigeant vers la ville... Mais là, plus rien. Les petits pieds avaient disparu sous une épaisse couche de neige, et les flocons de plus en plus nombreux, de plus en plus épais, tombaient

lentement, formant devant les yeux dilatés du vieillard un voile impénétrable et glacé. Debout sur le chemin où ses traces à lui-même venaient de s'effacer, il regarda l'horizon à droite et à gauche, en l'interrogeant avec une anxiété sans fond, et d'une voix pleine de larmes, il lança encore une fois son appel inutile :

—Petite !

FIN

LA MÈRE DE LA MARQUISE

Le prochain numéro de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS contiendra une histoire complète : LA MÈRE DE LA MARQUISE, par Edmond About. L'aimable écrivain a su parsemer son livre d'une fine ironie qui caractérise avec beaucoup de justesse cette classe de parvenus qui se rendent ridicules en voulant tirer du grand. Ce petit roman renferme des intrigues charmantes qui lui donnent beaucoup d'attraits. Nous choisissons les meilleurs auteurs, afin de ne publier que de la littérature de bon goût et la de plus sévère moralité. Nous voyons que nous avons la pleine approbation du public, car la circulation de la BIBLIOTHÈQUE augmente de semaine en semaine. Ce succès nous engage à servir à nos lecteurs les plus intéressantes publications.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Faux, L. Gastinel..... 40c.
Poésies de Lamartine, L. Barroilhet..... 60
Heures de Réverie, L. Gastinel..... 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
Portrait, M. de Barrival
Paquerette, C. Michaud
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
Goutte de Rosée, A. Boieldieu

Chansons du mois de Mai, Emile Durand

L'Alcyon, Victor Massé

Le Jeune Poète, A. de Longperrier

La Louange de Sylvie, Emile Durand

Reines des Fleurs, A. Reichardt

L'Étoile du Matin, P. Soubié

Le Vieux Chêne, F. Godefroid

Doux Revollé, D. F. E. Auber

Le Révo Etollé, Emile Durand

Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni

Le Régiment qui Passa, A. Poulhiès

Un Révo de Carnaval, V. Meia

La Jonque des Amants, A. Gouzien

Nanette, Victor Massé

Chanson de Fortunio, Alfred de Musset

Chanson de la Révènc, A. Kettenuis

Chanson Gâslique, Sir Walter Scott

Suzanne, Victor Massé

Aubade, Victor Hugo

Pensez à Moi, L. M. Gortschalk

Mourir ou se Vanger, M. Am. Buslon

Chemin Faisant, E. Boulanger

La Belle Toscane, L. Gordigliani

Un Premier Amour, F. Bérat

Le Revollé de l'Italie, T. Ritter

La Pauvre Marie, A. Barbier

Mandoline, Victor Massé

L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann

Frère et Sœur, Henri Pottier

La Jouno Fille et l'Echo, L. Gaillard

O Salutaris, A. de L. Gromoard

6 Mélodies, C. M. de Webber

Le Palanquin, Emile Durand

Une Nuit de Mai, J. J. Masset

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

- Fanfan la Tulipe, L. Varney
- Fanfrelouche, L. Sorpette
- Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
- La Fête Dion, F. Boiesière
- Les Petites Mousquetaires, L. Varney
- Le Roi Carotte, J. Offenbach
- Le Tour du Monde, F. Boiesière
- Chanson de la Cosaque, Hervé
- Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
- L'Olseau Bleu, Ch. Lecocq
- Le Père la Mine, G. Chidone

MENUETS

- Souvenirs de la Marquise, par R. Lellèvre... 20c.
- Menuet Favori, par Mozart..... 25
- Célèbre Menuet, par Boccherini..... 25
- Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10
- Petit Menuet, Julie Amotony..... 15
- Menuet sentimental, Chas. Neustedt..... 20
- Menuet Favori, E. Nollet..... 20

MARCHES

- Petit marche Fantaisiste, par René Lellèvre 15c.
- Marche Funèbre, par Chopin..... 25
- Bugatelles, par Mathieu-Manliangis..... 20
- La Marche du Régiment, Carman..... 15
- Marche Funèbre, Chopin..... 20
- Défilé de Cavalerie, par G. Micheuz..... 25

GALOPS

- For Ever, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c
- Ventre-à-Terre, par P. Chardon..... 25

VAUSES

- Valse Célèbres, par Beethoven..... 35c.
- Exposition Paris, par Félix Gillès..... 15
- Élision, par A. de la Gravelière..... 30
- Eiffel, par Jules Vasseur..... 25
- Valse Caprice, Marius Carman..... 20
- Valse No. 1, F. Chopin..... 30
- Blanches Colombes, par B. T. Missler..... 20
- Yvonne, par G. Micheuz..... 25
- L'Équif, par Flaminio..... 25
- Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30
- Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bonnaud 35
- Souvenir du Prater, (Valse viennoise) par B. T. Missler..... 35
- Flots argentés, (Grande valse) par A. Coodés. 35
- Dans les Lilas, par J. Desmarquoy..... 35
- Rôve d'Azur, par Gustave David..... 35
- Ciel Etouffé, par Gustave David..... 35
- Po 1 les Belles Personnes, par Alfred Guillot 35
- Fouilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David..... 35
- L'Éclat de rire " " par Anatole Lantelmo. 35
- Bolle du Nuit, par C. Blancard..... 35
- Gîtana, (Valse Espagnole) par Richard Céré. 35
- Flour de Neige, par Noël Stalars..... 35
- Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel 40
- Solidarité, par E. Deransart..... 40
- Porto d'Asio, par P. Rupès..... 50

POLKA

- Victoria, par Louise Springael..... 20c.
- La Tour Eiffel, par G. Strauss..... 25
- La Pays des Fées, par G. Florentino..... 25
- Pantins et Ficelles, par Ch. Morelly..... 20
- Ricotto, par P. D. Peters..... 25
- Le chant du Rousseau, par L. Dessaux..... 15
- Bibô Polka, par L. Batinçon..... 15
- Alice do, par J. Desmarquoy..... 25
- Polka des Chiens, par F. Léon..... 25
- Sous Dessus Dessous, par C. Fagès..... 25
- Polka des Étoiles, par P. Sauviers..... 25
- Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30
- Patati-Patata, par P. Fauchey..... 35
- Patati-Patata, par C. Fagès..... 35
- Polka des Zébrus, par Flaminio..... 35
- Briso de Mer, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

QUADRILLES

- Les Lanciers, (so vrai quadrille) par G. Fagior 25c.
- Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par Léon Duffès..... 25
- Saute-Mouton, (brillant) par C. Meyer..... 25
- La chasse au Mari, par Flaminio..... 25

MAZURKA

- Hulena, par E. Provinciali..... 25c.
- Célèbre Mazurka, par Chopin..... 25
- Première Mazurka de salon, par M. Jaillon.. 30
- Volupté, par F. Poncet..... 30

WALTZES

- Cagliostro, Straus..... 20c.
- Vienne Children, Straus..... 20
- Boccaccio, Suppe..... 10
- Flowers of Spring, Reissiger..... 10
- Pari, C. d'Albert..... 10
- Estimation, Léon..... 10
- Lallah, Amanda Kennedy..... 10
- Little Daisy, Richard Stahl..... 10

POLKA MAZURKA

- Loup y es-tu, par A de Verville..... 30c.
- Aleace Lorraino, par Emilo Dameron..... 25
- Brin d'herbe, par J. Demarquoy..... 25
- L'Indiscrète, par Gustave David..... 35
- Miss Mary, par E. Daniel..... 35

POUR LE BANJO @ 10 CTS

- Every body has a trouble of his own, H. O. Talbert
- Black Tulip, F. H. Gruonder

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

- Ella, F. Livingston
- Manola, Woodlawn
- All around the world, Warren

MOREAUX DE SALON

Fantaisies, etc.

- Espanola, par A. Decq..... 20c.
- Heure de Solitude, par A. Manceau..... 40
- Rondo, par Mozart..... 20
- Prélude, par Georges Zisso..... 15
- La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 20
- Gavotte, par Bach..... 15
- Boléro de la Gaze Ladrà, par Rossini..... 20
- Ballot, par Gluck..... 10
- Scherzo, par Beethoven..... 15
- Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 30
- Barcarollo, par Mendelssohn..... 20
- Caquetage, par E. Cazanauvo..... 35
- 2de Polonoise, par F. Guzman..... 50
- Sérénade du Gondolier, par E. Cazanauvo... 35
- Uu Révé d'Amour, C. de Bernardi..... 35
- Romance sans Paroles, par Mendelssohn..... 30
- Les Jeunes Athlétionnes, par Sacchini..... 15
- Sauto ma Gazelle, par Henry Duvernoy..... 20
- Sérénade, par Schbert..... 20
- La Truite " "..... 20
- L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq 35
- Bravoure, (Gavotte) par Désiré Heynberg... 40
- 2me Nocturne, par Field..... 25
- Sérénade de Don Juan, par Mozart..... 25
- 3me Nocturne, par Chopin..... 25
- Aubade, par Schubert..... 25
- 3me Polonoise, par Chopin..... 25
- Prem. or Prélude, par Bach..... 25
- Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini.. 25
- Vieille Chanson, par Ch. Neustedt..... 25
- Appassionata, par Julien Quignard..... 35
- Cætor et Pollux, par Rameau..... 25
- 2me Nocturne, par Chopin..... 25
- Romance sans Paroles, par L. Ratz..... 25
- Le Polichinello, G. Garibaldi..... 15
- Le Tambour, " "..... 15
- Le Fifre, " "..... 15
- Le Pistolet, " "..... 15
- Le Pantin, " "..... 15
- Chansons d'autrefois, M. Carman..... 15
- Danso du XVIIIe siècle, " "..... 15
- Fête Bretonne, " "..... 15
- Menuetto Capricioso, " "..... 15
- Scherzetto, " "..... 15
- Fuillo d'Album, Jules Schulhoff..... 15
- Don Juan, J. Rummel..... 20
- Bollesario, " "..... 20
- Flute Enchantée, " "..... 20
- Solitude, " "..... 20
- Troisième Idylle, Chas. Neustedt..... 20
- Berceuse, J. O'Kolly..... 20
- L'Automne, Mco. Dacourcello..... 20
- Dors, Cher Amour, (Berceuse) par G. Ehrman 20
- Dernière Pensée, par Weber..... 20
- Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart 25
- Prière de Moïse, par Rossini..... 25
- L'Adieu, par R. Schumann..... 25
- Le Printemps, (Romance sans paroles) Men- 40
- delssohn..... 35
- Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq..... 35

DUOS @ 10 CTS

- Beauties of Paradise, Snow
- Valse Mignonne, do
- Quadrille, do
- See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
- Parade March, Josef Low
- Stéphanie, G. E. Jackson
- Caprice Menuet, R. de Vilbac
- Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
- Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

- Always Gallant, P. Fahrbach
- Farewell, T. H. Klein
- Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
- The little Bell, Hamilton
- Starry Eyes, F. A. Jewell
- Flourette, L. Gobbaerts
- Adrienne, Amanda Kennedy
- Addie, Sampson
- The Sailor Boy, Jewell
- Bolla Bocca, Waldtoufel
- St. Botolph, N. K. Bacon
- Tulip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

- Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

- Self Reliance, E. J. Steward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

- Palmotto, Kthridge

GALOP @ 10 CTS

- Morca, Amanda Kennody
- Dancing on Our Yacht, Poller
- Galop, E. Audran
- Light Baggago, Pletke
- Cambridge Proty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

- A Strange Country, G. Lango
- Seashore Dreams, Wolff
- Carnation, H. Lichner
- Chimes of Normandy, Young
- Organ Voluntary, Rink
- Caprice do Grehm, (Gavotte) Lou Dinsmore
- Franzerol, Shumann
- Holiday Morning, Hiltz
- Lohongrin, Leybach
- Mexican Sarcnado, Otto Langoy
- Pizzicati from Sylvia, Leo Dulibes
- The Maid from the Highlands, Lango
- Candor, Holler
- Last Rose of Summer, G. E. Jackson
- Only in Fun, Morloy

MARCHES @ 10 CTS

- Amazon, Michaelis
- Funeral March, T. H. Klein
- Sullivan's Grand March, Bowen
- Strogoif, M. Stropoff
- Wedding, Mendelssohn
- White Elephant, J. W. Wheeler
- Watch on the Rhein, Horman
- Fatinitza, Suppe
- Feufel's, do
- Minnchaha, F. A. Jewell
- Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
- Janson, Amanda Kennedy
- Jumbo, V. D. Dygort
- Jolly Tar, Moul
- Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

- Thou art gone from my gaze, by G. Linloy
- The Blue and the Gray, by F. M. Finch
- The Golden Shore, by A. S. Gatty
- The Robin Redbreast, by Lovoy
- The Dot upon the I, by J. Albert Snow
- The Bridge, by Carew
- The North Wind, by Gatty
- The Dream of a Violin, by Roecol
- The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
- The Man and the Bee, by C. F. Horn
- The Clang of the Wooden Shoe, by J. L. Molloy
- The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz
- What's on Whispirig 'bout, by C. H. Hopper
- When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
- When Jonnie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
- Watchman, tell us of the Night, by Gounod
- Annie O' the Banks O'Dee, by S. Glover
- You never miss the water till the well runs dry,
- A Summer Shower, by Marzials [by Howard
- A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana s
- By the Blue Sea, by Smart
- Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
- Como Yo Disconsolate, by D. Dutton
- Call me Thine Own, by Halovy
- Cradle Song, by Mendelssohn
- A Christmas Carol, by J. H. Snow
- Coming thro' the Rye, by Scotch -
- Fading, by C. H. Gabriel
- For Ho's gone and married Yum-Yum
- Good Night, by Clendon
- Good bye, dear love, by Pinsuti
- Home, sweet home, by Bishop
- How are you, by J. H. Snow
- Heart Whispers, by Abt
- Home so Blest, by F. Abt
- Harp of the Winds, by Abt
- It never comes again, by R. Stahl
- I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfe
- I wander'd by the Brook side, by James Hine
- Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
- Janet's Choice, by Claribel
- Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
- Land of Rest, by Pinsuti
- My Mind and Heart, F. Van Beck
- My love beyond the Sea, by Sullivan
- See how it Sparkles, by Lecocq
- Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.
- Sing hoy, the merry Maiden and the Tar,
- Swell Song, by H. C. Talbert [by Sullivan
- Scenes that are Brightest, by Wallace
- Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
- Remember your Mother, by M. Hennessy
- Pity the Poor, by J. J. Sawyer
- Pity Mo, by J. T. Patterson
- Out on the Rocks, by Dolby
- Off in the Stilly Night, by T. Moore
- One of the Finest, by Gus Williams
- Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
- Other Days, by W. M. Donnelly
- Over the Garden Wall, by Harry Hunter
- Only the Night Wind Sighs Alone, by Suiiva



LE MEILLEUR REMEDE 10
 au monde, dit J. Hoffman, de Syracuse, N.Y., c'est le Tonic Nerveux du Père Koenig. Mon fils paralysé il y a trois ans, et sujet à des attaques violentes d'épilepsie, a fait usage d'une bouteille de ce fameux remède. Aussitôt il s'est senti guéri et il n'a pas eu de symptômes de sa maladie depuis. C'est de tout cœur que je fais à qui de droit mes mille remerciements.

FAIBLESSE ET PROSTRATION NERVEUSE, MANQUE DE SOMMEIL.
 West Brantford, P.Q., 1 oct. 1890.

Le Tonic Nerveux du Père Koenig que j'ordonnais était pour une jeune demoiselle de ma famille, souffrante de prostration nerveuse, de manque de sommeil et de faiblesse, etc. Il y a aujourd'hui un grand changement chez elle, étant plus forte et moins nerveuse. Elle continuera à prendre votre remède, que je considère excellent.

P. SARVIE, Prêtre Catholique.

GRATIS—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., K.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.
 A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servants en recherche d'emploi listent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE PAR JOUR POUR LA SEMAINE FINIS-SANT LE 12 AOUT 1893,

31,023

Bureaux

71 et 71a Rue Saint-Jacques, Montréal.

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents
- Le Banquier des Pirates, 1re série.
 - L'Archipel en feu, 2e série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1re série.
 - Le Dormeur des Enfants d'Edouard, [2e série]
 - Le Pêcheur de Perles, 1re série
 - Les Frères de la Côte, 2e série
 - Les Voleurs du Chevaux, 1re série
 - La Chasse aux brigands, 2e série
 - Le Peau Rouge, 3e série
 - Le Crime de Pierrefito, 1re série
 - La Révélation, 2e série
 - Colomba 1re série
 - La Vengeance Corse, 2e série
 - Le Fou Yegof, 1re série
 - L'Invasion, 2e série
 - Le combat de Falkenstein, 3e série
 - L'Honnête Criminel
 - Le bureau de Poste de St Martin-le-Monts, 1re série
 - Bon sang ne peut mentir, 2e série
 - Valérie 3e série
 - L'Héritage Fatal, 1re série
 - Le Jottore, 2e série
 - La Jeune Indienne, 1re série
 - Partie pour le Canada, 2me série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
 - La Fille de Margared, 2e série [série]
 - Le Diamant Caché, 1e série
 - Camille, 2e série
 - Le Testament du Commandeur, 3e série
 - Une Famille Corse [série]
 - La mort de Pierre Duverney, 1re série
 - La Folle, 2e série
 - Le Sacrifice de Germaine, 3e série
 - La Vengeance, 4e série
 - La Justice de Dieu, 5e série
 - Ginévra
 - La Chasse à l'Héritage, 1re série
 - Le bal Masqué, 2e série
 - Les Deux Sœurs, 3e série
 - Le Rouvenant, 1re série
 - Tom Sandons, 2e série
 - L'Œil de Vichnou, 3e série
 - L'homme à l'oreille cassée, 1re série
 - Le colonel Fougas, 2e série
 - Vœu de Haine, [série]
 - 1re série, Le Chat du bord
 - 2e " La Bruite-Guoule
 - 3e " Philopen le Poulpican
 - 4e " Chouans et Républicains
 - 5e " A coups de fusil
 - 6e " L'Enlèvement de Jeanne
 - 7e " Kernoc
 - 8e " A la Baïonnette
 - 9e " Le secret de Philopen
 - 10e " Crochetout
 - Le dernier des Trémolin
 - Le mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Le crime de la rue St Laurent
 - 1re partie, Le Moutrot
 - 2e " La chasse à l'Homme
 - 3e " L'Expiation
 - La mort d'un Forçat,
 - 1re partie, L'Évasion du Bagne
 - 2e " Forçats et Gendarmes
 - 3e " La mort de Kongel
 - Le condamné à Mort,
 - 1re partie, Le Mort Resuscité
 - 2e " L'Echafaud
 - Les Ecumeurs de Rivières
 - 1re partie, Les débuts du Bossu
 - 2e " A la recherche de son
 - 3e " Père et fils [Père]
 - Vingt ans à la Bastille
 - L'Assassiné Vivant,
 - 1re partie, Le Crino
 - 2e " Disparu
 - 3e " Le Détective et l'ro
 - partie de Floréal
 - Floréal, 1re partie
 - 2e partie, Dans les Mines
 - 3e " La famille Charlot
 - Sans Cœur 1re série
 - La Voix Maudite, 2me série
 - Le Fou, 3eme série
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série
 - L'assassin de sa Femme, 2e série
 - Le Mari empoisonné, 3e série
 - Une misérable fin, 4e série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
 - Les Mauvaises Langues, 2e série
 - Le Secret d'une Mort, 3e série
 - Le Cœur et l'Honneur, 1re série
 - Ivyrose du Cœur, 2e série
 - Désespoir et Suicide, 3e série
 - Les Mariages d'Intérêt
 - 1re série, Un Mariage d'Inclination
 - 2e série, Un Duel au Mariage
 - 3e série, Les Mariages d'Amour
 - 4e série, Un Mariage Heureux
 - Les Deux Rivaux, 1re série
 - Deux Épreuves, 2e série
 - Le Mariage Rompu, 3e série
 - La belle suicidée, 4ème série
 - Le Pardon
 - 1re série, Les Fiançailles
 - 2e série, Le Devoir et l'Honneur
 - 3e série, Les Tempêtes du Cœur
 - 4e série, Un Double Mariage
 - Graziella, 1re série
 - Une Tombe, 2e série
 - Le Fou par Amour
 - Les Brigands, 1re série
 - Une nuit d'angoisse, 2e série
 - La Maison du Franc, 3e série
 - Le Beau-François, 4e série
 - Le Loup dans la Bergerie, 5e série
 - La Revanche de Vasseur, 6e série
 - Le Vol et l'Amour, 1e série
 - L'Épreuve, 2e série
 - Le Malfaiteur, 3e série
 - Je vous tuerai, 4e série
 - Vendue par son Père, 1e série
 - Les angoisses d'un Père, 2e série
 - Le bon Ange, 3e série
 - Le Coupable, 4e série
 - Une Révélation Fénible, 5e série
 - Un coup de théâtre, 6e série
 - Les chevaliers du couteau, 1re sé
 - La lettre enchantée, 2e série
 - Un Drame dans un puits, 3e série
 - Amour! Amour! 4e série
 - Les Guenx, 5e série
 - La Fille de la Victime! 6e série
 - La Sentence, 7e série
 - Une Légende Indienne, 1re
 - Le Sorcier, 2e série
 - La Vengeance d'une Femme,
 - Deux Haines, 4e série
 - Les Deux Orphelines, 1re série
 - Les Ravisseurs, 2e série
 - Enlèvement et Duel, 3e série
 - La Frochard, 4e série
 - La Petite Aveugle, 5e série
 - Le Mariage Forcé, 6e série
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série
 - L'Histoire de Marianne, 8e série
 - La Prison des Fiancés, 9e série
 - L'Égoïsme du Cœur, 10e série
 - Une Famille qui tue, 11e série
 - L'Aveu, 12e série
 - La Fin d'une Infortune, 13e série
 - Fin d'une Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup
 - 1e série, Jean Loup [vage
 - 2e série, Légende de l'homme sau-
 - 3e série, L'Amour d'un Sauvage
 - 4e série, L'Enfant du Malheur
 - 5e série, Deux Larmes
 - 6e série, L'Oiseau Noir
 - 7e série, Colombe et Vautours
 - 8e série, Le Commencement de la
 - [Fin
 - 9e série, Le Dossier d'un Bandit
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parler
 - 11e série, Le Réveil de Jeanne
 - 12e série, Le Rendez-Vous
 - 13e série, La Mémoire du Cœur
 - 14e série, Ruse contre Ruse
 - 15e série, Le Triompho de la Ca-
 - [Honnie
 - 16e série, L'Argent n'est Rien
 - 17e série, Les yeux d'une Femme
 - 18e série, Le Mort Vivant
 - 19e série, Vengeance de Femme
 - 20e série, Le Vrai Chatiment
 - 21e série, La Belle Dvorah
 - La Dame en Noir
 - 1e série, La Dame en Noir
 - 2e série, La Provocation
 - 3e série, Une Pago d'Amour
 - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant
 - 5e série, L'Enfant Retrouvé
 - 6e série, Amis et Rivaux
 - 7e série, Le Réveil d'une Volonté
 - 8e série, Prologue d'une Sombro
 - [Histoïr
 - 9e série, Bonheur Perdu
 - 10e série, La Revanche de Blanche
 - 11e série, Soldats et Bandits
 - 12e série, Douleur d'Amour
 - 13e série, Souffrance inconnue
 - 14e série, Rayon de Soleil.
 - Serge Panine
 - 1e série, Serge Panine
 - 2e série, Entre Femmes
 - 3e série, Gendro et Bello-Méro